

Zur  
Gräfl.vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N<sup>o</sup> 3789

00  
2.



Bab. 00

Brumet 00

Fotzney 10



LA NAISSANCE  
DE PITT,  
FILS DU LORD CHATAM,



LA. NAUSSANCE

DE PITRE

ET DE L'ORDRE CHATELAIN







...restes d'un sang odieux,  
...va rejoindre ton abominable mere..

*p. 94.*

*monstau del.*

*marriage*





LA NAISSANCE  
DE PITT,  
FILS DU LORD CHATAM,  
OU  
ANGELINA,  
HISTOIRE VÉRITABLE.

---

A PARIS,  
Chez LOUIS, Libraire, rue Severin,  
N<sup>o</sup>. 110.

---

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

[1798]

LA RAISONNANCE

DE LITT.

TRIC DE FOND CHATANI

CU



243

---

# ANGÉLINA.

---

## CHAPITRE PREMIER.

QUELQUES années avant la bataille de Fontenoi, le chevalier de Solange, frère du comte de Gentilly, avoit épousé Théodore, l'aînée des filles du baron de Verseuil; et son frère, Augustine, la cadette. Solange, devenu père d'Eugénie, en perdant son épouse, fut au désespoir, et vouloit suivre au tombeau celle qu'il aimoit uniquement. La tendresse de son frère et de sa belle-sœur, l'engagèrent enfin à supporter la vie, et la vue de sa fille lui fit un devoir de se conserver pour elle. Mais à

peine on cessoit de craindre pour les jours du chevalier , que la nouvelle de la guerre fit quitter aux deux frères les occupations paisibles qui les avoient retenus , depuis leur mariage , au sein de leur famille. L'Europe étoit en feu : le comte et son frère , occupés du bonheur de leur épouse et de leurs vassaux , n'avoient pas demandé de service : ils crurent que des hommes mariés appartenoient d'autant moins à l'Etat en général , qu'ils devoient davantage à la société particulière ; qu'on ne peut remplir bien à la fois deux devoirs opposés , celui de faire le bonheur d'une épouse , d'élever sa famille , et celui de combattre ,

d'exposer sa femme et ses enfans à perdre leur appui ; que c'est aux jeunes gens non encore obligés aux devoirs de citoyens , qu'il convient de commencer à mériter le repos par le travail , et l'honneur de la paternité , par les dangers à courir pour le salut commun. Ainsi quoique les deux frères eussent servi avec distinction avant leur mariage , ils furent , après avoir formé ce lien sacré , assez vertueux pour se déterminer sans répugnance à servir l'Etat d'une manière moins glorieuse , encore qu'elle soit de la première utilité pour les nations. Mais il est des exceptions : si l'Etat est en péril , on doit tout quitter , et voler à sa

défense. Dès que le chevalier de Solange et le comte de Gentilly eurent appris le danger auquel la France étoit exposée par la maladie du roi à Metz, ils ne se crurent pas de devoirs plus importants, que celui d'employer leurs biens et leur vie à la défense commune. Ils se rendirent en Flandre, où ils ne manquèrent pas d'occasions pour se distinguer, autant par leur courage, que par une humanité rare et des sentimens de père envers les soldats soumis à leurs ordres. Ils se couvrirent de gloire pendant cette campagne, et retournerent chez eux passer trois mois seulement du quartier d'hiver.

Dès les premiers jours de mars,

les deux frères s'arrachèrent du sein de leur famille, pour revoler au champ du carnage et de l'horreur. Le sanguinaire métier des armes est peu fait pour les âmes compatissantes : mais la société a ses lois ; ces sont elles qui commandent au véritable philosophe ; il fait son devoir en gémissant, lorsqu'il révolte la nature, et il n'est personne qui le fasse mieux que lui.

Enfin, un jour terrible luit à l'impatience des guerriers des deux plus puissantes nations de l'univers. Deux armées formidables sont en présence, — elles s'approchent, on combat . . . . . Fontenoi voit bientôt le triomphe d'Albion, et le génie de la

France semble abandonner ses valeureux enfans. Cumberland a su tirer avantage des premiers succès de ses adversaires , et l'armée anglaise , forcée de défiler entre deux villages qu'elle a vainement attaqués , se serre avec art , et disperse , de son front terrible , les phalanges devant lesquelles elle n'a pu déployer ses nombreuses cohortes . . . . — Comte de Gentilly , chevalier de Solange , en vain vous rameniez à la charge vos soldats découragés ; en vain vous leur rappelez l'éclat d'anciennes victoires , leur valeur cédoit à la fortune , si la France n'eut compté *Saxe* parmi les héros qui défendoient la gloire des lis !



Guidé par ce fils aîné de la victoire, le canon entame la colonne anglaise, et soudain mille guerriers se précipitent dans ses rangs ébranlés! Plus d'ordre dans l'attaque, plus d'art dans le combat . . . . chacun se pousse, le cimetière à la main, au milieu des bataillons anglais; mais chacun marche d'un pas certain à la victoire . . . . Pour des Français qui veulent vaincre, le point de ralliement est autour de l'étendard ennemi . . . . — Le comte de Gentilly a suivi ce mouvement général, et par tout où l'appelle son courage, il fait des prodiges de valeur! mais . . . . son cheval blessé d'un coup de feu, se cabre, chancelle, et tombe sans

vie . . . Gentilly engagé dans les arçons, fait de vains efforts pour s'en débarrasser. Un Anglais l'a vu : il accourt, lève le bras, et va frapper le héros sans défense, quand les cris d'un guerrier Français le force à faire volte face. C'est Solange, suivi d'un gros de soldats, qui vient sauver son frère ! l'Anglais est entouré, et Solange, mû par un sentiment généreux, baisse l'arme meurtrière, dont il menaçoit son ennemi . . . . — « Rends-toi, lui » crie-t-il ; tu es entouré ! . . . » Cette générosité ne toucha pas le cruel Breton ; son courage féroce met la véritable gloire à braver la mort certaine, et jusqu'au sentiment de la reconnaissance

envers celui qui l'épargne : il vise , et renverse son généreux vainqueur. Au même instant , la troupe française les enveloppe ; l'Anglais expire sous mille coups ; on délivre le comte , à qui sa chute avoit empêché de voir le malheur de son frère. Quelle fut sa douleur , lorsqu'il trouve le chevalier étendu sur la poussière , prêt à rendre le dernier soupir ! ... Il oublie que les ennemis l'environnoient encore : il veut étancher le sang qui coule de sa poitrine entr'ouverte. Le chevalier lui fait remarquer le danger , et qu'il prend une peine inutile. Je meurs , dit-il ; tu restes seul à mon épouse , à ma fille , à ton fils : va les con-

soler de ma mort. Unis un jour nos enfans . . . . . j'ai vécu. . . . . Le comte vouloit faire emporter son frère; mais dans cet instant, une partie de la colonne qui se retiroit devant nos soldats en furie, alloit passer sur le ventre à la petite troupe du comte. — Laisse-moi mourir ! s'écrie le chevalier, et sauve ces braves gens, en commandant leur retraite. Mais il prioit en vain; si quatre cavaliers n'eussent formé un brancard de leurs armes, et n'eussent enlevé le chevalier: le comte alloit mourir auprès de lui. Ils s'éloignoient avec toute la promptitude que pouvoit leur permettre l'état du blessé, lorsque deux jeunes Anglais s'étant

approchés du corps de leur compatriote, le reconnurent, et poussèrent des cris de fureur : l'on entendit même plusieurs fois sortir de leur bouche les noms de *Rocfield*, *Jefery*. . . *ô mon frère!* . . . — Suivis de quelques-uns des leurs, ces furieux atteignent les soldats, qui portoient le chevalier; ils les environnent: le comte vouloit périr ou le sauver: ses cavaliers l'entraînèrent; et bientôt des tourbillons de poussière et de fumée ne lui permirent plus de rien distinguer. Le combat s'achève: on remporta cette victoire fameuse, l'honneur du nom français; mais le chevalier de Solange et ceux qui le portoient ne se trouvèrent plus.

---

## CHAPITRE II.

LA perte d'un frère chéri mit le comte de Gentilly au désespoir : il fut obligé de retourner dans sa famille , avant la fin de la campagne. Il y retrouva son épouse , son beau-père , son fils et sa nièce : il s'occupa de ce qu'il leur devoit , et il vécut. Il éleva lui-même son fils ; mais l'usage voulant qu'il lui donnât des maîtres , il s'y conforma. Le jeune marquis se corrompt sous ces étrangers , et l'histoire de ses écarts seroit longue ! Mais il ne s'agit ici que d'un prisonnier de Windsor.

Quinze ans après la bataille dont nous venons de parler, le marquis de Gentilly, fils du comte, et neveu du chevalier de Solange, s'enfuit à Londres avec une certaine Zélie, danseuse de l'Opéra. Il étoit accompagné du comte de Merval et de la jeune Saint-Far, sa maîtresse. Ce dernier étoit fort dérangé. Le marquis, plus prudent, et surtout plus économe, réparoit souvent les extravagances de son compatriote. Un jour il fut obligé d'aller satisfaire à une dette d'honneur, que Merval avoit contractée chez le duc de Landow. Ce seigneur reçut le marquis avec beaucoup d'égards, et le retint à souper. Au milieu

du repas , un domestique vint parler à l'oreille de milord-duc. Lorsqu'il se fut retiré , celui-ci dit au jeune Français : Monsieur , vous allez voir deux frères , qui sont d'étranges personnages ! Ne découvrez pas votre patrie devant eux ; ce sera m'obliger. — Comme il achevoit ces mots , les deux frères parurent. Leur air féroce et leurs manières dures , annonçoient plutôt des sauvages que des Anglais. Le marquis ne put se défendre , à leur aspect , d'un mouvement d'horreur. Le duc de Landow les pria de se mettre à table : le vin , qui ne leur fut pas épargné , fit dérider les deux farouches Bretons ; ils plaisantèrent gros-



sièrement. Le duc profita de ce qu'il nommoit leur belle humeur, pour leur parler d'un prisonnier Français, qu'une blessure à la tête avoit privé de la mémoire, et leur demander la grâce de cet infortuné, qu'ils traitoient cruellement. — Les remèdes violens que nous avons employés n'ont pu rappeler sa raison, dit l'un des deux; il n'a pas su nous dire encore ce qu'il est: mais que nous importe? n'est-il pas Français? n'a-t-il pas tué lord Jefery notre frère? Il ne sauroit trop souffrir. — Le duc de Landow eût horreur de ce langage barbare; mais il dissimula, dans le dessein de secourir le malheureux Français. Après quelques nou-

velles rasades, il témoigna l'envie qu'il auroit de voir le prisonnier. Il fut pris au mot. — Dès cette nuit, milord, répondit l'aîné des deux frères, nous retournons à *Hehbourth*; il ne tient qu'à vous de nous accompagner: nous emmenons avec nous le plus habile médecin des trois royaumes, pour travailler à deux cures désespérées, le cœur de la duchesse de Rocfield, et l'esprit de son prisonnier. — Effectivement, ils avoient résolu d'employer les ressources de la médecine, non par humanité, mais afin de savoir sur quelle tête, roturière ou noble, ils exerçoient leur vengeance: ce fut l'indigne motif que la duchesse, mère de Sakwil et de Fridzing,

Fridzing , avoua quelque temps après , en parlant au jeune marquis. Le duc de Landow accepta la proposition , et fit agréer aux deux frères , que son convive fût de la partie. L'un des lords le regarda : — Mais oui , s'écria-t-il , ce joli docteur pourroit prescrire un excellent *récipé* pour la malade ! — On partit sur le champ. En arrivant chez la duchesse de Rocfield , ils trouvèrent cette dame occupée à faire punir un jeune nègre , qui avoit commis une faute assez légère : ce petit misérable étoit attaché à deux poteaux , les bras étendus , et les jambes aussi éloignées qu'elles pouvoient l'être ; un cocher vigoureux , armé d'étrivières dont les bouts

étoient garnis de petites pointes de fer , en déchargeoit de toutes ses forces des coups lentement comptés par sa maîtresse : on en étoit au centième , et le patient ne pousoit plus que de longs et profonds soupirs. Milord-duc , indigné , rougit en regardant le marquis , fâché sans doute qu'il fût témoin de cette horrible scène : il prit le cocher par le bras , et le poussa rudement loin de la victime ; ensuite s'avançant d'un air ouvert auprès de la duchesse , il la pria de faire détacher ce malheureux , et d'ordonner qu'on lui donnât quelques secours. — Il devoit avoir deux cents coups , répondit la duchesse en souriant , mais puisque vous le voulez ,

mon cher parent, je remets le reste. — Elle appela son cocher, et lui donna tout bas ses ordres. Le duc de Landow présenta le marquis de Gentilly comme un étranger de la première distinction : madame de Rocfield lui fit un accueil extrêmement flatteur, et dont il étoit loin de pénétrer le motif. Milord-duc, qui la vit si bien disposée, saisit ce moment, pour demander le prisonnier. — Oh ! vous êtes Français par le cœur, lui dit madame de Rocfield ! quelle idée de s'intéresser toujours pour tout ce qu'il y a de plus vil ! — Milord-duc insista ; le marquis joignit ses prières aux siennes, et l'on amena devant eux un homme, ou plutôt

un squelette décharné , couvert d'habits mal-propres , qui paroisoit plongé dans une rêverie profonde. Le duc de Landow alla le prendre par la main : l'infortuné leva les yeux sur lui d'un air de douceur qui toucha vivement le duc : le marquis s'étant approché , il parla français au prisonnier , qui ne l'entendit pas sans verser des larmes : mais à toutes les questions du marquis , il ne répondit que par des sanglots. Le jeune homme ne put retenir ses pleurs , et il demanda à se charger de ce pauvre homme. — Eh ! qu'en ferez-vous , lui dit la duchesse , d'un ton radouci : gardez vos bienfaits pour des malheureux capables de les sentir !

— Et sur le champ elle ordonna qu'on remenât le prisonnier à sa loge. Milord-duc et le marquis ne le virent s'éloigner qu'à regret : mais remarquant sur le visage d'un vieillard, qui lui servoit de geolier, un air de commisération et d'honnêteté, ils résolurent de le sonder. Le lendemain, comme ils quittoient Hellwoorth, ils entendirent dans une arrière-cour des cris douloureux : milord demanda ce que c'étoit. — C'est, répondit Sacwil, l'aîné des deux frères, le jeune nègre qui achève de payer sa dette à ma mère. — Mais, reprit le duc, elle lui avoit fait grâce. — Grâce ! ni la duchesse, ni nous, n'en faisons jamais, ajou-

ta-t-il en grimaçant le rire, pauvre Landow! elle *a remis*, et non pardonné : miladi Rocfield est vraie ; vous ne l'avez pas entendue. — Le duc de Landow se hâta de sortir. — Oh! les malheureux! s'écria-t-il, plus à plaindre mille fois que ceux qu'ils oppriment! Ils n'ont jamais senti la pitié!

---

## C H A P I T R E   I I I .

LE jeune marquis, que le prisonnier intéressoit vivement, fit quelques jours après le voyage de Hellwoorth, avec le comte de Merval : il pria la duchesse



de lui permettre de visiter le Français. Cette femme, dont les mœurs étoient absolument débordées, lui montra des desseins sur son cœur, et lui fit entendre à quel prix elle accorderoit sa demande. Par le conseil de son compagnon de voyage, le marquis dissimula, résolu de la tromper; mais ils ne savoient pas tous deux à quelle femme ils osoient se jouer. Elle sut approfondir les dispositions de celui qui l'intéressoit, connoître l'état de leurs affaires à tous deux, et jusqu'au motif de leur voyage à Londres, l'intrigue du marquis, etc. La jeune Zélie fut sa victime..... Le lendemain de cette visite, au retour d'une

promenade que le marquis de Gentilly et le comte de Merval avoient faite du côté de Chelsea, ils apprirent de la Saint-Far, que Zélie et elle étoient sorties pour aller ensemble à Saint-James-Parc, et qu'en revenant elles avoient été attaquées par des hommes qui, après avoir ouvert leurs chaises, avoient refermé celle de sa compagne, en ordonnant aux porteurs de retourner sur leurs pas; que pour elle, ils lui avoient enjoint fort grossièrement, de continuer sa route. La Saint-Far paroissoit encore toute tremblante, en faisant ce récit : mais qu'on juge de la douleur et des regrets du marquis par sa sensibilité ! Il se reprochoit

reprochoit la perte d'une fille aimable, à laquelle sa connoissance avoit fait manquer un établissement avantageux, et causé une suite d'imprudences et de malheurs : ces réflexions aigrirent sa peine, et prirent sur sa santé...

Lorsque son état fut supportable, le comte de Merval lui suggéra le dessein de se venger de la duchesse, sur laquelle tomboient les soupçons de l'enlèvement de la jeune Française. Le marquis voulut auparavant consulter le duc de Landow, sur les moyens de tirer le prisonnier des mains de cette méchante femme. L'homme de bien s'y porta de tout son pouvoir : ils cherchèrent à voir le vieillard

Andrews, gardien du prisonnier, qui leur avoit paru honnête et sensible; mais ils apprirent que cet ancien domestique, dont les Rocfield se défioient, étoit gardé lui-même, sans qu'il le sût, et que toutes ses démarches étoient prescrites et ses pas comptés. Ce fut alors que, dédaignant une vengeance inutile, excité par la générosité de son caractère, se cachant de Merval, et dissimulant avec le duc lui-même, le marquis résolut d'aller trouver la duchesse de Rocfield, de feindre de répondre à sa passion, et d'en demander le prix. Les détours de cette femme lui firent connoître bientôt qu'il n'en obtiendrait ja-

mais la satisfaction qu'il désiroit; il fut obligé de s'en tenir au serment qu'elle lui fit, de n'avoir causé aucun mal à la jeune Zélie, et de l'assurance qu'elle n'étoit pas en son pouvoir: à l'égard du prisonnier, il exigea d'elle une promesse qu'il ne seroit plus tourmenté, et qu'on le laisseroit seul, sous la garde du vieillard Andrews. Ces conditions furent acceptées: mais le marquis ne se fioit pas tellement à la duchesse, qu'il ne prît d'ailleurs des précautions. Par le moyen du duc de Landow, il fit mettre sous la protection du gouvernement et la jeune Française, si elle se retrouvoit, et le prisonnier inconnu, et le vieux

Andrews lui-même. Ce secours arrivoit à propos pour le prisonnier; car les ordres de s'en défaire étoient donnés; la feinte passion du marquis fit suspendre le coup; et l'on ne tardera pas à voir comment le vieillard Andrews sut heureusement en profiter pour tromper la barbarie des Rocfield. Cependant le marquis, témoin de leur conduite secrète, sentit naître dans son cœur le dégoût du vice, que ses hôtes lui montroient dans toute sa laideur. Merval lui-même, qui vint le trouver au château d'Helwoorth, ne put leur dissimuler qu'il étoit révolté de l'assaisonnement qu'ils donnoient à leurs plaisirs: il entreprit de les initier dans l'art

de farder le vice, art si perfectionné dans la capitale de la France et de l'Angleterre; mais il n'y réussit pas. Enfin, le marquis de Gentilly, le comte de Merval et la jeune Saint-Far quittèrent la Grande-Bretagne, et revinrent à Paris.

Deux ans après, le marquis épousa Eugénie de Solange, sa cousine, suivant la prière du chevalier, lors de la bataille de Fontenoi. Le marquis étoit aimé d'Eugénie, et elle étoit devenue l'idole de son cœur. Il étoit dans la première ivresse du bonheur, lorsqu'un soir, en quittant sa jeune épouse, un étranger se présenta, conduit par un domestique. — Je n'ai voulu remettre

cette lettre importante qu'à vous, monsieur, dit l'inconnu. — De quelle part? — De mademoiselle Zélie. — Le marquis parut interdit : mais il prit la lettre et lut : « Monsieur, cette lettre n'est pas destinée à vous instruire de ce qui me regarde, depuis votre retour en France : j'ai quelque chose de plus important à vous dire : j'apprends à l'instant même, qu'un prisonnier français, privé de la raison depuis une blessure reçue à la bataille de Fontenoi, porte le nom de Solange : voyez si cela peut regarder quelqu'un qui vous touche : je crois vous avoir entendu parler d'un chevalier de Solange, votre oncle. Le porteur connoît celui qui m'a



donné ces lumières ; je l'envoie tout exprès pour que vous puissiez l'interroger sur tout cela ».

J'ai l'honneur d'être ,

Votre , etc. . . . . ZÉLIE.

A cette lettre , le marquis fit une foule de questions à l'envoyé. Les éclaircissemens qu'il en reçut , lui firent soupçonner que le prisonnier de la duchesse de Rockfield , qu'il avoit secouru , pouvoit bien être le père d'Eugénie. Il apprit aussi comment la méchante Miladi lui avoit fait enlever mademoiselle Zélie , qu'elle avoit forcée d'épouser un vieux bailli ( un huissier ) très-jaloux , assez riche , qui l'avoit toujours tenue renfermée , mais dont elle

étoit enfin veuve depuis quelques jours ; ce qui lui avoit donné la liberté d'écrire. — Qui vous a instruit ? dit le marquis à l'envoyé. — C'est un vieillard , qui se nomme Andrews-Calib. — Je respire ! s'écria le nouvel époux d'Eugénie , en courant avertir son père , sa mère et son aïeul , qui furent aussi charmés que surpris. Cette heureuse nouvelle rendoit nécessaire un voyage en Angleterre déjà projeté : le jeune homme envoyé par Zélie , étoit un Français , qui l'aimoit depuis plus d'une année , ayant eu l'art de s'introduire chez le bailli , et de gagner son affection. Il fit en gros les détails de ce que sa maîtresse avoit appris du vieux Hud-

son : je les fais ici , pour les placer plus à propos dans le récit du voyage d'Angleterre.

Le départ de M. de Martigny, notre ambassadeur , se trouvoit fixé à cinq jours après le mariage du marquis avec la fille du prisonnier de Windsor. On fit les préparatifs pour partir avec lui. L'ambassadrice étoit amie de la comtesse , mère du marquis , et ce fut pour cette dame un véritable bonheur , que de se voir accompagnée d'une femme , dont l'absence auroit été le principal sujet de son ennui en Angleterre.

---

#### CHAPITRE IV.

L'AMBASSADEUR, en arrivant à Londres, prit un hôtel assez vaste pour y loger commodément tous ses amis. Le comte et le marquis, père et fils, cherchèrent dès le même jour à voir la veuve du bailli : mais comme ils se disposoient à se faire conduire chez elle, ils apprirent que leur guide venoit d'être conduit en prison. Ce contre-temps les chagrina d'autant plus, que cet homme ne leur avoit pas dit la demeure de Zélie. Il se proposèrent de s'adresser au ministère même, si le Français n'étoit pas relâché

dans quelques semaines. Par un nouvel inconvénient, le duc de Landow étoit dans le Nord de l'Angleterre. Le frère et le neveu du prisonnier furent ainsi forcés à l'inutilité. Mais en attendant qu'ils pussent avoir des lumières sûres, le comte employa le loisir du marquis à lui faire saisir le caractère général de la nation chez laquelle ils étoient.

Lorsque le jeune marquis avoit vu pour la première fois l'Angleterre, tout entier à sa passion pour la jeune Zélie, il n'avoit rien observé : le comte vouloit qu'il revît ce peuple avec d'autres yeux. De son côté, ce père sage lui faisoit part de ses découvertes, d'une manière qui l'instruisit sans

exposer ses mœurs : il ne lui disoit pas ce qu'il avoit remarqué, mais en lui servant de guide dans la même route qu'il avoit tenue, il le forçoit, pour ainsi dire, par l'évidence, à voir et à penser comme lui.

Un jour le comte se promenoit à pied avec son fils dans les rues de Londres : ils aperçurent à quelque distance un jeune lord, dont ils étoient connus, qui paroisoit se quereller avec un homme du commun. — Je crois, mon cher marquis, dit le comte, que le hasard nous fournit l'occasion de voir un de ces combats, où les gens de qualité de ce pays ne font pas difficulté de se mesurer avec un porte-faix.

Cela vous surprend peut-être : en France, nos jeunes élégans, que dis-je ? le fils d'un commis, engraisé des rapines de son père, appelleroit ses gens, et feroit assommer ce pauvre homme. Ce n'est pas ici la même chose ; le lord regarde un porte-faix comme son semblable, et ne dédaigne pas un tel adversaire : tous deux vengent l'insulte qu'ils croient avoir reçue, par les seules armes que leur a donné la nature.... Mon fils, ajouta-t-il, voici le fruit qu'on doit tirer des différens usages : à Paris, l'on tremble devant un homme qui se fait traîner dans un équipage somptueux, parce que, quel qu'il soit, il est riche au moins, et peut

accabler. Ici, l'on ne respecte ni le rang ni la naissance : l'homme vertueux prend le juste milieu ; il ne se battra point avec le riche, encore moins avec le pauvre, parce que tous deux sont également frères, et qu'il doit les aimer : il ne rampera jamais devant les grands, parce qu'ils ne sont que des hommes, mais il obéira aux lois avec dignité : c'est une bassesse de trembler devant un homme, qu'aujourd'hui l'on voit au faite des honneurs, et que demain un regard du gouvernement peut faire descendre au-dessous de ceux qu'il tyrannisoit. Le sage ne craint que le crime, et ses suites épouvantables.



Pendant que le comte parloit, le jeune lord se battoit : il terrassa son adversaire ; il en fut terrassé ; les deux champions étoient tour à tour applaudis , et lorsqu'ils se séparèrent , ils entendirent leurs concitoyens donner à chacun d'eux la louange non suspecte , qu'ils s'étoient comportés en gens de cœur. Mais il est temps de revenir au prisonnier de Windsor.

Les démarches que le comte et la marquise de Gentilly firent auprès des ministres et des magistrats anglais , ne purent leur donner aucunes lumières sur le sort du jeune homme qui devoit les conduire chez la jeune Française , veuve du bailli. Mais le marquis s'étant rappelé que le

prisonnier de guerre français, auquel il avoit sauvé la vie, avoit été conduit à Windsor, il résolut d'y aller pour le revoir, ou du moins savoir ce qu'il étoit devenu. Il en prévint son père, qui souhaita de l'accompagner : c'étoit mettre les dames de ce petit voyage, puisqu'elles ne pouvoient rester seules à Londres. Ce n'est pas qu'elles n'y eussent déjà des connoissances : la comtesse de Gentilly et madame de Martigny étoient fort liées avec miladi F\*\*\*, épouse d'un homme célèbre, défenseur des droits du peuple, et aujourd'hui l'idole de la nation ; comme miss Lony, sa fille, promise au lord Sidney, étoit devenue l'amie particulière d'Eugénie.

d'Eugénie. Aussi au premier mot de voyage dans la province, miladi, pour marquer son estime à madame de Gentilly, offrit milord Sidney pour guide aux voyageurs, et miss Lony fut mise de la partie, tant pour tenir compagnie aux voyageuses, que pour leur enseigner certains usages, qu'elles n'eussent pas volontiers demandé à un homme. On partit au nombre de sept : quatre dames, la comtesse de Gentilly, Eugénie, madame de Martigny, femme de l'ambassadeur, et miss Lony : trois hommes : le comte de Gentilly, son fils, et milord Sidney. On étoit dans la plus belle saison de l'année : on visita d'abord les en-

virons de la capitale, et tout le *Middlesex*; de là, on passa dans le *Sussexshire*, qui étoit le terme secret du voyage. Milord Sidney eut soin de faire voir aux voyageurs français, les belles verreries, qui sont en grand nombre dans ce dernier comté; leur produit fait une branche de commerce considérable. On se disposoit à voir d'autres manufactures, lorsque milord Sidney reçut la nouvelle de la mort du duc de Rocfield, son oncle, qui occupoit le château de Windsor. On se hâta de s'y rendre, parce que la présence de milord y étoit nécessaire.

Le duc de Rocfield, fils de la vieille duchesse, dont il a été

parlé en commençant, étoit le dernier des trois frères, Sacwil, Fridzing et Jefery : le plus jeune, lord Jefery, avoit péri à la bataille de Fontenoi, après avoir tiré sur le chevalier de Solange, qui le ménageoit; lord Fridzing le second, avoit reçu, peu de temps auparavant, le châtiment dû à ses crimes, de la main d'une jeune personne à laquelle il vouloit faire violence; enfin milord Sacwil, duc de Rocfield, l'aîné, venoit d'éprouver un sort non moins funeste. On ne tardera pas à voir le détail de ces événemens.

---

---

## CHAPITRE V.

LES deux frères habitoient le vieux château de Windsor, situé dans un endroit inculte et sauvage, sur le bord de la mer. Milord Sidney leur parent, ne les avoit jamais vus; parce que le duc de Rocfield et Fridzing s'y étoient rendus, même avant la mort de leur mère, inaccessibles à tout le monde. Il s'étoit répandu sur leur compte un bruit fort désavantageux : miladi Angéлина leur sœur, jeune personne de la plus rare beauté, avoit disparu tout d'un coup, et l'on disoit, que par un motif abo-

minable, ils l'avoient poignardée; qu'ensuite effrayés de leur crime, ils s'étoient enfermés dans cette espèce de forteresse, où ils n'admettoient personne, pas même leurs parens, dont la présence les eût fait rougir. Le nom de Rocfield frappa le comte de Gentilly d'une secrète horreur: mais le marquis brûloit d'avoir l'entrée du château; il dit à son père, que peut-être ils y trouveroient encore le cher prisonnier.

Il étoit tard, lorsqu'on arriva. Le concierge du fort étoit un vieillard presque octogénaire, qui avoit été au service de l'aïeul maternel du jeune milord Sidney. Malgré son grand âge, le bon homme Andrews (car c'étoit le

même qu'avoit déjà vu le marquis), venoit de partir pour aller, à ce qu'on pensoit, exécuter les dernières volontés du duc de Rocfield. Tout ce qu'on put apprendre à cet égard, c'est qu'il avoit pris le chemin de Londres. L'absence du vieillard parut un contre-temps fâcheux; il avoit emporté les clefs des chambres les plus commodes; on douta si l'on pourroit se loger dans Windsor. Mais milord Sidney, à force de soins, parvint à rendre la pièce habitable pour les dames, et les hommes s'arrangèrent comme ils purent.

Cependant le comte et le marquis parcouroient toute cette es-  
pèce de citadelle. Au bout d'un



corridor, ils trouvèrent une petite allée obscure, au fond de laquelle on entroit par une porte basse et garnie de fer. On s'efforça de l'ouvrir. Le bruit qu'on faisoit attira un jeune homme, qu'on n'avoit pas encore vu : son air étoit triste, mais noble : quoiqu'il n'eût pas cette liberté que donne le séjour de la capitale, sa figure distinguée annonçoit une belle ame. Il demanda ce qu'on cherchoit : et sans attendre qu'on lui répondît, il pria qu'on abandonnât le dessein d'entrer dans cette partie du château, avant le retour du concierge. Milord Sidney, à la prière du comte et du marquis, se nomma, interrogea le jeune

homme , et lui fit entendre qu'il désiroit des éclaircissemens. — Demain, milord, vous serez instruit, répondit le jeune inconnu; le vieillard Andrews sera de retour , et j'aurai consulté *quelqu'un*, sans l'aveu de qui je ne puis vous satisfaire. — Milord fut obligé de se contenter de cette réponse. On se partagea les appartemens ouverts, et les hommes occupèrent une sorte de vestibule , qui les tenoit auprès des dames; car elles ne se croyoient pas en sureté dans cette effroyable demeure.

Au milieu de la nuit, le marquis , que l'amour tenoit éveillé, crut entendre ouvrir cette porte garnie de fer, dont il avoit soupçonné

conné

çonné le jeune homme d'avoir la clef. Plein de courage et de hardiesse, il se lève sans bruit, et muni de deux pistolets, il s'avance dans la galerie. Rien ne s'oppose à son passage; la porte de fer étoit entr'ouverte: il traverse une première salle dans l'obscurité; mais s'apercevant que la seconde étoit éclairée, il n'approche qu'avec précaution. On parloit: c'étoit le jeune homme: il étoit à genoux devant le lit d'une dame mourante, qu'il conjuroit d'accepter quelques soulagemens..... Elle le repoussoit: il la nommoit sa mère. Cesse! cesse! lui disoit-elle, de me donner ce nom odieux, et laisse-moi mourir! Le jeune de

Gentilly étoit dans un profond étonnement : mais voyant un fils avec sa mère, il ne crut pas qu'il lui fût permis de surprendre leurs secrets; il se retira.

De retour auprès de son père, il lui fit part de ce qu'il venoit de découvrir. Le comte pensa qu'il étoit à propos d'instruire sur le champ milord Sidney de cette singularité, afin que ce jeune seigneur, qu'elle pouvoit intéresser, se mît en état d'approfondir l'aventure. Ils l'éveillèrent. Milord Sidney, en écoutant le marquis, se troubla, pâlit : il rêva quelques momens ; ensuite regardant les seigneurs français : C'est elle, s'écria-t-il, c'est miladi Angéline! . . . .

Je cours auprès d'elle ; je me ferai connoître ; nous sommes si proches parens , qu'elle n'hésitera pas à se découvrir à moi , et à recevoir de ma part tous les services possibles. Monsieur le comte , et vous M. le marquis , voulez-vous bien m'accompagner jusqu'à la première pièce , où s'est arrêté le marquis ? Je paroîtrai seul devant miladi , afin d'exciter sa confiance. — Ils partirent tous quatre. Le marquis les guidoit ; la porte n'étoit pas encore refermée. Milord traversa la première pièce ; mais en apercevant dans la seconde , une femme pâle , décharnée , étendue sur un lit antique , et à genoux devant elle le jeune

inconnu, sa fermeté l'abandonna. Les trois seigneurs français l'encouragèrent. Il s'avança respectueusement vers miladi, en lui demandant pardon de sa démarche, et il se fit connoître, en même-temps qu'il la pria de lui dire, s'il se trompoit en la prenant pour miladi Angéline? La dame malade parut d'abord interdite; mais le nom que portoit le jeune lord, et son respect, la rassurèrent. Elle délibéroit cependant sur ce qu'elle devoit lui répondre; puis comprenant qu'il n'alloit plus être possible de se cacher, elle convint qu'elle étoit cette infortunée ladi, dont on avoit depuis long-temps publié la mort. En-

suite elle s'informa de ce qui se passoit dans le monde ; et parmi beaucoup d'autres personnes qui l'intéressoient moins, elle nomma sir Edouard F\*\*\*. A ce nom respectable, milord Sidney se hâta de répondre à sa parente, pour l'instruire de tout ce qui regardoit cet homme justement célèbre. — Seroit-il possible ? s'écria miladi Angéline.... Ah ! qu'ils ont dû rougir du mépris qu'ils lui marquèrent !... Quels maux ils m'ont causés, les cruels ! ... Sa foiblesse l'empêcha de continuer. Le jeune homme de la veille étoit encore de l'autre côté du lit ; il pleuroit, et se tenoit timidement à quelque distance.

---

---

## CHAPITRE VI.

IL est donc certain, reprit la mourante miladi, que sir Edouard est monté à ce haut point de gloire! qu'il est l'idole de la nation!... Hélas! il fut un temps où il étoit l'idole et la gloire de mon cœur!..... Milord Sidney s'étendit alors, avec complaisance, sur les louanges d'un homme qui lui étoit cher: il parla de miss Lony sa fille, dont il exalta les charmes, et il apprit à miladi Angéline, que cette charmante personne étoit dans le château, avec des dames françaises, qu'il demanda la per-



mission de lui présenter. — Des dames françaises, dit avec surprise miladi Angéline... Elles sont dans un lieu.... où leur nation ne fut pas aimée!..... Mais je ne saurois voir personne à présent. Je vais écrire deux mots à sir Edouard : faites porter ma lettre sur le champ. — Elle se fit donner une plume, et elle écrivit très-vîte pour sa situation. Lorsqu'elle eut achevé, elle dit au jeune milord Sidney de lire sa lettre. Il obéit.

*A sir EDOUARD, aujourd'hui  
comte de F\*\*\*.*

« LA vue de ces caractères  
vous trouble, mon cher Edouard!  
.... C'est de miladi Angéline.

Cette infortunée victime de la haine de son frère vit encore ; et ceux qui l'ont persécutée, avilie, déshonorée ! . . . ils ne sont plus ! . . . Cher époux ! . . . mais quel nom vous osé-je donner ? Une autre, depuis vingt ans, occupe une place que mon choix, votre cœur, et les lois m'avoit donnée. Je ne la réclame pas ; je suis avilie par le plus abominable des crimes ; et si mon cœur et mon ame sont encore dignes de vous, mon corps ne l'est plus ! . . . Mais je succombe sous le fardeau de mes longs malheurs ; bientôt le repos éternel va succéder à des maux qui vous effrayeront, et terminer une vie, triste image de la mort ! . . . .

Puissent mes yeux vous voir encore, avant de se fermer pour jamais! . . . . Adieu. — »

*P. S.* Lisez la relation ci-incluse, écrite depuis long-temps, et à laquelle je n'ajoute que ce qui est en parenthèse.

*A sir ÉDOUARD.*

ÉDOUARD! vous vous rappelez, cher Edouard, et le château de Windsor, et cette funeste nuit, dont le souvenir me remplit encore d'effroi! . . . . — Le sommeil et l'amour avoient appesanti notre paupière, quand des monstres armés par mes frères, vinrent chercher le cœur de mon époux, et percèrent ce-

lui d'un malheureux domestique , dont la ressemblance trompa ces lâches assassins. Edouard , le ciel lui-même avoit égaré leurs bras : il vous réservoir alors à ces hautes destinées , qui sont aujourd'hui le prix de vos vertus et de vos talens ! . . . . .

Jugez , jugez de ma joie , quand éveillée par les menaces de mes barbares frères , leurs juremens effroyables m'apprirent la méprise qui avoit sauvé vos jours. J'étois dans la puissance de deux scélérats capables de tous les crimes , après celui qu'ils venoient de commettre . . . . . Mais mon époux , mon cher époux avoit échappé à leurs sicaires ! . . . . . Pouvois-je être accessible en ce

moment à d'autres sentimens que celui de la joie!..... Oh, je me sentoís capable aussi de défier leur fureur, de braver les tourmens les plus affreux!..... Mon courage étoit exalté..... Il me devint bien nécessaire! Jetée dans une chambre obscure, un morceau de pain noir, et une cruche d'eau, furent les seuls alimens que le vieux concierge Andrews eût ordre de m'apporter chaque jour. Mes propres maux ne suffirent bientôt plus pour assouvir la cruauté de ces frères dénaturés.... On connoissoit ma sensibilité; on me condamna à voir chaque jour, chaque heure, chaque minute, les tourmens d'un prisonnier

français , qui n'avoit commis d'autre crime , que de s'être trouvé à la bataille où le plus jeune de mes frères perdit la vie. . . .

« Ce spectacle , me disoient-ils ,  
 » doit avoir des charmes pour  
 » toi , si tu aimois l'infortuné  
 » Jefery ». Si je l'aimois , grand Dieu ! . . . . . je le chérissois , comme le seul de mes frères qui fût digne de mon affection ! . . .

— Le malheureux Français ne put résister long-temps aux cruautés qu'on exerçoit sans cesse envers lui ; au bout de quelques jours on l'emporta mourant , et je ne le revis plus ! . . .

On publia ma mort , et par un raffinement de barbarie , mes frères firent apporter dans mon

cachot, le cercueil où le cadavre d'une jeune fille de mon âge alloit recevoir les honneurs funéraires dus à l'infortunée Angéline, et faire couler les larmes de ses amis! Ce spectacle affreux, la certitude d'une captivité aussi longue que ma vie, avoient bouleversé toutes mes idées.... Enfin j'étois comme anéantie, quand le lendemain mes frères se présentèrent devant moi, suivis d'un nègre. Le dessein d'un crime abominable les y avoit amenés... On voulut me faire violence... mes efforts furent vains, et ma résistance inutile..... On garrotta mes membres.... j'invoquai le ciel, et le ciel ne tonna pas!.... Les monstres consom-

mèrent paisiblement le plus affreux de tous les crimes!....!!  
En maudissant l'existence, en appelant à grands cris la Mort sourde à ma prière, je passai de leurs bras dans ceux du nègre!

.... « Croyois-tu, s'écrièrent-  
» ils en riant de mon désespoir,  
» croyois-tu que nous laisserions  
» intègre la femme d'Edouard?  
» .... Non, non, tu n'es plus  
» notre sœur; tu es mistriss  
» Edouard, l'odieuse mistriss  
» Edouard, et nous t'avons traitée  
» comme telle!.....

» Andrews, dirent-ils au concierge, sortans de ma prison,  
» si elle devient enceinte, que  
» son enfant nous soit remis à  
» l'instant où il verra le jour!..



» S'il nous ressemble, il vivra ;  
 » mais si sa figure porte un seul  
 » trait de son Edouard, il su-  
 » bira le sort que nous lui des-  
 » tinions !. . . .»

Je portois effectivement dans mon sein le fruit de l'hymen, ou du crime. . . . J'allois devenir mère. . . . et mon enfant, s'il appartenoit à l'amour, devoit. . . mais je trouvai, chez des étrangers, la compassion, que j'avois vainement implorée dans mes frères : le bon Andrews voulut leur épargner ce nouveau crime, et sa fille seconda ses nobles desseins. Je fus traitée avec autant de soins et d'attentions, que les deux tigres avoient prescrit de rigueur. Andrews étant parvenu,

sous différens prétextes , à écarter de mon cachot ma mère et mes frères , engagea Nancy à feindre une grossesse , chose d'autant plus facile à persuader , que Nancy étoit l'épouse du malheureux domestique immolé pour vous , le jour de notre mariage. Le terme arrivé , Nancy emporta mon enfant , et le fit nourrir , comme s'il lui eût appartenu..... — Cet enfant a grandi.... il est ici.... on le nomme Henri.... Il n'a que mes traits.... ils me font horreur!..... je ne lui aurois voulu que les vôtres.....

Voilà ce qui m'est arrivé. Mais le saurez-vous jamais?..... Jamais ce récit affreux parviendra-t-il

t-il jusqu'à vous ! .....

( Oui , vous le saurez. Mes  
barbares frères ne sont plus ; le  
ciel a mis un terme à leurs for-  
faits : j'en apprends la nouvelle  
par Andrews , qui vous porte  
mes vœux les plus chers !.....  
Sir Edouard..... mon cher sir  
Edouard !..... je vous attends.)



---

---

## CHAPITRE VII.

QUOI, s'écria milord Sidney, laissant tomber le cahier de ses mains, il a pu exister des hommes aussi féroces, et c'est vous, femme intéressante, qui avez été leur victime! Non, j'irai moi-même trouver cet Edouard si cher à votre cœur! je lui peindrai votre affreuse situation, je lui dirai la constance de votre amour, l'ardeur de votre impatience... J'y vole.... Souffrez cependant que le vertueux ami qui m'accompagne, se rende près de vous, et vous fasse ou-

blier dans le sein amical de son épouse, les maux qui ont assiégé votre innocente vie. Cet ami est digne de vous, sa naissance est illustre, et le comte de Gentilly... — « Le comte de Gentilly! . . . . Oh ciel, le comte de Gentilly! . . . Eloignez-le! — Ce nom n'est point inconnu à madame . . . — Je l'ai entendu vingt fois prononcer par l'infortuné prisonnier qui expira en ces lieux! . . . . Ce nom étoit celui de son frère! . . . — De son frère? . . . . Oh ciel, est-il possible! . . . . Je cours à l'instant même . . . — Arrêtez, milord! comment pourroit-il soutenir un récit? . . . . Ou plutôt . . . . Oui, qu'il vienne! . . . . Et vous, homme généreux, ne

tardez pas : je sens que la fin de ma carrière approche. . . .

Madame, s'écria le comte de Gentilly en entrant brusquement, madame, ne me cachez rien de ce qui regarde mon malheureux frère : cette lettre, qui seule m'a conduit en Angleterre, m'instruit de tout. . . Je sais que mon frère, détenu dans ce château . . . . — y a péri, hélas, victime des monstres qui m'y ont si long-temps persécutée! . . . Au reste, je ne puis vous certifier sa mort. Il fut enlevé de devant moi dans un état terrible; il respiroit cependant . . . Attendez le retour d'Andrews . . . . Lui seul peut éclaircir ce doute affreux . . . . — C'est mon oncle

que j'ai vu chez la duchesse de Rocfield ! s'écria le marquis, c'étoit lui-même ! . . . Je n'en saurois plus douter ! .. O infortuné Solange ! Milord Sidney, ajouta-t-il, vous allez à Londres ; informez-vous si milord-duc de Landow est de retour. Instruisez-le de tout ce qui se passe ici. Qu'il vienne, qu'il vienne ce digne ami, il nous donnera les éclaircissemens qui nous manquent ! . . . — Milord Sidney le promit, et partit sur le champ.

Tandis que le comte de Gentilly demeuroit auprès de miladi Angéline, à laquelle il demanda la permission de lui présenter sa femme, Eugénie sa bru et sa nièce, et miss Lony, le marquis

se fit guider par les petits-fils d'Andrews, et visita tous les endroits du fort, où l'on pouvoit pénétrer. Il parvint ainsi à l'entrée du souterrain profond, qui conduisoit, à ce que dirent les guides du marquis, à un gouffre, ouvrage de la nature, dans lequel les maîtres du château faisoient précipiter les victimes de leur vengeance ou de leurs débauches, par une ouverture en forme de puits, qui étoit au haut du rocher. Les eaux de la haute mer pénétroient dans cet abyme, où elles formoient une espèce de lac; elles y avoient même quelquefois jeté de gros poissons, qu'Andrews en avoit tirés. En écoutant avec attention, il leur



sembla qu'ils entendoient une voix humaine ; mais ayant fait du bruit, la voix cessa, et l'on ne discerna plus qu'un mugissement, causé par le refoulement des eaux. Ils appelèrent ; on ne leur répondit pas. Le marquis fit alors retentir le souterrain du nom de Solange, qu'il prononça en criant de toutes ses forces. Il crut entendre une réponse. Alors il ne se posséda plus, et son impatience ne lui permit pas d'attendre le retour du concierge : il monta d'abord au haut du rocher ; en examinant l'ouverture, il fit détacher une pierre, qui fut long-temps à parvenir jusqu'au fond, et parut enfin tomber dans l'eau. Un instant après il aperçut

une petite lumière : alors n'écoulant que les pressentimens de son cœur, et à l'aide des petits-fils d'Andrews, il descendit intrépidement dans l'abyme.

Mais tandis qu'il s'ensevelit dans ce gouffre, sir Edouard, ou plutôt milord, comte de F\*\*\*, arrivoit dans le château, suivi du vieillard Andrews, et accompagné de milord Sidney, qui les avoit rencontrés à quelques milles de Winsdor. Milord, comte de F\*\*\*, depuis l'instant où il avoit appris par Andrews, les malheurs et l'existence de miladi Angéline, étoit dans une inconcevable agitation. Son ame fut ébranlée ; des larmes s'échappèrent de ses yeux. Il prévint  
ensuite

ensuite miladi, comtesse de F\*\*\*, qui fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre : elle voulut cependant accompagner son mari. Ils partirent avec Andrews ; et ayant rencontré milord Sidney, ils entrèrent ensemble dans Windsor. Après avoir embrassé miss Lony sa fille, le comte de F\*\*\* passa auprès de miladi Angéline.

L'infortunée sœur des barbares Rocfield étoit, depuis quelques heures, plongée dans un état d'indifférence et d'insensibilité ; la présence de sir Edouard sembla la ranimer. Elle se mit à son séant, lui tendit les bras, et l'on vit sa bouche tracer un léger sourire. Avant de lui parler,

elle prit une fiole, en versa la liqueur dans une tasse à thé, but, et dit à son époux: attendez; c'est un cordial, qui doit me donner la force de m'entretenir avec vous. — Ensuite elle demanda les dames, et fit devant elles à son mari le récit de tous ses malheurs. J'ai dû parler devant ces témoins, dit-elle au comte de F\*\*\*, pour que la calomnie n'ose jamais attaquer votre gloire et vos mœurs; pour que votre femme soit heureuse et tranquille. — Puis montrant sir Henri: — Vous ressemble-t-il? demanda-t-elle à son mari. Et elle attendit sa réponse en silence. Milord-comte de F\*\*\* cependant examinait le jeune homme, et

Lui trouvoit les mêmes traits qu'il avoit à son âge; il s'écria: — C'est mon fils! — Je mourrai donc contente, reprit miladi Angéline. Et s'adressant à miladi, comtesse de F\*\*\*: — Miladi, vous n'avez pas de fils; adoptez le mien? — En achevant ces mots, il lui prit une convulsion; la liqueur de la fiole avoit achevé d'épuiser ses forces, en les doublant: c'étoit ce que miladi Angéline avoit prétendu. Un profond soupir qu'elle poussa, fut suivi d'une foiblesse, et ... de la mort.

Le comte de F\*\*\* éprouvoit une foule de mouvemens rapides; mais enfin la présence de son épouse l'obligea de se con-

traindre. Il montra de la tendresse à sir Henri ( qui porte aujourd'hui le nom de sir William P\*\*\* ), et le recommanda tendrement à son épouse et à sa fille.

Le vieux concierge Andrews étoit présent. — Le temps s'envole, et la mort accourt, dit-il au comte de F\*\*\* : qui sait si nous pourrons demain vous donner les lumières nécessaires? . . . Sir Edouard, parlez, et racontez ce que vous savez : je dirai le reste. — Milord comte de F\*\*\* approuva la proposition du vieillard. On sortit de la chambre de miladi Angéline, et les Anglais s'étant réunis à la compagnie française, tout le monde s'empres-

d'écouter un récit qui les intéressoit également : le comte de Gentilly lui-même, malgré l'inquiétude que lui donnoit l'absence du marquis, fut obligé de contraindre son impatience ; le vieillard lui fit signe d'écouter, et sir Henri prit la parole en ces termes.

---

---

### CHAPITRE VIII.

J'ÉTOIS parvenu à l'âge de douze ans, sans que rien m'eût encore engagé à réfléchir sur mon sort. Je m'aperçus alors qu'Andrews et Nancy Hudson sa petite-fille, qui passoit pour ma mère, me témoignoit une sorte de respect, et qu'ils me donnoient des soins plus recherchés qu'à leurs autres enfans. J'étois quelquefois honteux des préférences qu'on me marquoit; car il me sembloit que tous les enfans de Nancy étant frères, ils devoient être également traités. Le doute même de leurs motifs et de ce que



J'étois, ne me tomboit pas dans l'esprit. Quatre années s'écoulèrent encore, et jusqu'à seize ans, je me crus de la famille d'Andrews. J'étois dans ma dix-septième année, lorsqu'un des petits-fils de ce bon vieillard, fixé dans le Northumberland, vint nous rendre visite, avec ses deux enfans, garçon et fille. *George* occupoit dans un château appartenant à milord Fridzing, tout près de Berwick, la même place que son aïeul à Windsor. Des méchans l'avoient calomnié auprès de ses maîtres, et il avoit fait le voyage de Windsor pour se justifier. Sa fille s'appeloit Rosa. Elle étoit belle... autant... que ces dames, qui le sont beaucoup!

Je n'avois encore rien éprouvé qui ressemblât au plaisir que sa présence me causa. Au bout de très-peu de jours, je sentis que j'étois déjà si bien accoutumé à la voir, que je ne pouvois plus vivre sans elle. Le temps que son père séjourna dans le château, s'écoula rapidement : George n'eut pas de peine à détruire la calomnie : ses accusateurs étoient deux domestiques de milord Sacwil, duc de Rocfield : Andrews, après qu'on les eût convaincus de mensonge, s'attendoit qu'ils seroient chassés; mais à son grand étonnement, leur faveur augmenta. Cependant, comme on rendit justice à son petit-fils, en lui conservant

sa place, il ne se plaignit pas.

George alloit partir, et j'allois perdre avec lui Rosa, la sensible Rosa, déjà nécessaire à mon bonheur, et sans qui l'existence me devenoit un fardeau insupportable! Saisi de douleur, emporté par la violence de mon amour, je vole auprès d'Andrews: mon parti est pris; je vais lui dire à quel point ma cousine m'est chère. Il faut qu'elle reste, ou que je meure!... — Je rencontre Andrews, et soudain ma résolution s'évanouit. J'hésite, je ne trouve plus de paroles pour lui faire l'aveu de mon amour, et je me jette muet sur une de ses mains que je baigne de mes larmes. Mon fils, me dit ce brave

homme, mon cher fils, je vois combien déjà tu es attaché à ce bon George; tu as raison, George est un honnête homme, et je rends grâce au ciel de l'occasion qu'il me fournit de prouver à ce parent combien il m'est cher! . . . . Sa fille reste avec nous, pour recevoir à Windsor une éducation qu'elle ne trouveroit pas dans les lieux qu'habite son père. . . . Tu sens, mon cher Henri, combien il faudra lui témoigner. . . . — Quoi? Rosa reste avec nous. . . . Rosa! . . . . — Oui, mon fils, elle-même! Tu ne seras pas fâché qu'elle partage ma tendresse avec toi? . . . Tu l'aimeras bien, n'est-ce pas, mon petit Henri? — Oh, de tout mon

cœur! Ma cousine, ma chère  
cousine! . . .

L'attachement que, dès le  
premier abord, j'avois conçu  
pour Rosa, prit de nouvelles  
forces par cette dernière cir-  
constance, et bientôt ne pouvant  
plussuffire au sentiment délicieux  
qui remplissoit mon cœur, je lui  
fis l'aveu de ma passion; et Rosa  
ne fut point insensible à mon  
hommage! Nous coulions ainsi  
nos jours dans le bonheur et  
l'innocence, quand les charmes  
de cette aimable fille éveillèrent  
la lubricité des maîtres du châ-  
teau, et nous livrèrent bientôt,  
mon amante et moi, à leur  
atroce barbarie. Tous deux en  
un même jour offrirent à Rosa

des présens considérables, si elle vouloit se prêter à leurs désirs; mais Rosa, vertueuse autant que belle, refusa leurs offres, et vint, en pleurant, affliger de ce récit le vieil Andrews. Andrews indigné courut vers ses maîtres; il leur reprocha d'anciens désordres. « Je suis, leur dit-il, sous la sauve-garde du gouvernement; et si vous me faites périr, il est quelqu'un à qui ma mort violente donnera le droit d'ouvrir un dépôt qui constate tous vos forfaits. C'est une précaution que j'ai cru devoir prendre contre vous. Persévérez-vous dans le dessein de déshonorer ma petite-fille? » — Le duc de Rocfield et son frère, sentant

l'avantage que le vieillard avoit sur eux, lui protestèrent qu'il pouvoit être tranquille ; que ce qu'ils en avoient fait , étoit pour éprouver Rosa , et ils ajoutèrent même qu'ils étoient l'un et l'autre charmés de sa sagesse , et qu'ils lui feroient du bien. Andrews ne les crut pas ; mais il dissimula , et donna cependant des avis à sa petite-fille , sur la circonspection qu'elle devoit dorénavant mettre dans ses démarches.

La familiarité dans laquelle nous vivions , Rosa et moi , devint l'instrument de notre perte. Nos transports nous égarèrent ; et nous fûmes criminels en cherchant le plaisir ! . . . . . Jeunes

tous deux, et sans expérience, Rosa portoit des marques de notre mutuelle passion, que nous ne soupçonnions pas les suites qu'elle devoit avoir. Andrews s'en étant aperçu, me prit un jour en particulier. Il me fit des reproches sur la manière dont j'avois abusé de sa confiance, et j'appris alors que j'avois commis envers Rosa une action qui, hors le mariage, étoit un crime. Le bon homme essuya bientôt ses larmes, et résolut de profiter au moins de cet événement pour garantir Rosa des entreprises de ses maîtres. Il l'engagea à réparer cette faute par une conduite désormais exemplaire, et se tournant vers moi : Henri, me dit-il d'une voix forte,



tu lui as ravi son honneur; le mariage seul peut voiler cet outrage. Si les circonstances ne me permettent point de t'unir à elle aujourd'hui, regarde-toi néanmoins comme son époux, et songe à la garantir des violences que pourroient exercer contre elle, ceux que sa beauté paroît avoir séduits. — A ces mots, je serai Rosa dans mes bras, et jurai de la défendre jusqu'au dernier soupir! . . . !

Par les soins d'Andrews, et de celle que je nommois ma mère, Rosa parvint heureusement à la fin de sa grossesse, sans que personne, du moins en apparence, y eût fait attention. Elle accoucha d'une fille, et je me vis père

à dix-huit ans. On avoit conduit Rosa dans l'endroit le plus reculé du château. Malgré cette précaution, milord Fridzing, qui faisoit veiller par ses satellites sur toutes les démarches d'Andrews, n'ignora rien de ce qui se passoit. Il fit éclater une joie si vive, lorsqu'il se vit maître de la réputation de celle qui l'avoit dédaigné, que nous lui prêtâmes un tout autre motif que l'espoir d'un triomphe facile, que son peu de délicatesse lui faisoit envisager.

CHAPITRE

## CHAPITRE IX.

UN jour Andrews fut obligé de nous quitter pour une affaire indispensable; il nous recommanda soigneusement à sa fille, et partit en nous promettant d'être de retour le lendemain. Vers le milieu du jour, milord Fridzing vint trouver Nancy, et lui donna une commission. Malheureusement aucun des petits-fils du concierge n'étoit à la maison, et je me trouvois seul auprès de Rosa : mais nous étions bien loin de croire milord Fridzing capable d'employer la violence! . . . . — Il s'approche de

nous : deux scélérats dévoués à tous ses crimes, le suivoient. (C'étoient les mêmes qui avoient accusé le père de Rosa). Il ordonne : on me saisit, on me garrotte, et malgré ma résistance, ces deux brigands m'entraînent, en me raillant, dans la chambre même où Rosa avoit donné le jour à notre fille. Ils m'y laissèrent en proie à toutes les horreurs de la rage et de la jalousie. « Ah, ah ! s'écria Fridzing, le voilà donc parti ce redoutable rival, à qui la prodigue Rosa a chastement donné un gage vivant de son amour !. . . . Vous baissez les yeux, la belle ; ah, croyez-moi, tenez : ne pleurons pas, vous êtes connue ; il est

impossible, absolument impossible de m'en imposer par ces feintes larmes ! Je ne suis pas venu ici d'ailleurs pour jouer la tragédie, mais seulement pour prendre par moi-même, connaissance de ces divins appas, qui . . . . . » A ces mots Fridzing voulut unir un geste ; Rosa en repoussant sa main, jeta un cri perçant . . . « Ah ! des cris, des façons, reprit Fridzing : abrégeons les cérémonies ! . . . » et il se jeta sur Rosa pour consommer son abominable projet . . . Rosa résiste, et dans les violens efforts qu'elle fait pour se dégager de ses bras, détache un poignard que Fridzing avoit caché sous ses habits, et qui le

blesse à la cuisse. Fridzing furieux de voir couler son sang, ramasse le poignard, et en frappe sa victime!..... Elle tomba! Fridzing jette le poignard, et reprend son premier dessein. Rosa mourante saisit l'arme meurtrière, et d'une main affoiblie, en porte un coup à son bourreau, qui, atteint au cœur, tombe sans vie à côté d'elle. Rosa épuisée par ce dernier effort, rendit son âme pure à son divin auteur.... Pardonnez, ... mesdames, ... si mes sanglots..... me forcent d'arrêter un moment.... Hélas! je perdis alors tout mon bonheur, et jamais..... oh! jamais, je ne me souviendrai de ce jour funeste, sans verser

des torrens de larmes ! . . . . .

Les gens de milord Fridzing accoururent au cri perçant qu'il poussa en recevant le coup mortel. La scène cruelle qui s'offrit à leurs yeux, les épouvanta. Ils allèrent en instruire le duc Sacwil. Cet homme odieux n'étoit pas meilleur que son frère : de concert, ces deux scélérats s'étoient proposé d'avilir tour à tour une jeune et vertueuse fille ! Il vint et frissonna, en se représentant qu'il auroit eu le même sort, si le hasard l'avoit conduit le premier auprès de Rosa : « Mon frère, ô mon frère ! » s'écria-t-il en agitant le corps inanimé de l'infame Fridzing. Puis se jetant furieux sur le cadavre

de Rosa : « C'est donc toi , ô la plus vile des créatures ! c'est toi qui as percé son cœur !... Que ne puis-je te rendre la vie , pour épuiser sur toi . . . . » A cet instant , l'innocente créature qui devoit le jour à Rosa , s'éveilla et poussa des gémissemens enfans. Sacywil l'entendit , et sa fureur en sembla redoubler. — « Restes d'un sang odieux , s'écria-t-il en l'arrachant de son lit , va rejoindre ton abominable mère. . . . » et le monstre , sans être touché de la beauté de cet enfant , qui , levant les mains vers lui , sembloit implorer sa protection , le frappa avec rage du poignard sanglant que Rosa , en fermant les yeux à la lumière,



avoit laissé tomber près d'elle !....  
.....!! « Allez, cria-t-il ensuite  
aux domestiques tremblans, qu'on  
enferme ces deux cadavres dans  
un coffre, et qu'on les précipite  
dans l'abyme qui se trouve au  
pied de la tour du château....  
Vous me connoissez..... la  
moindre indiscretion seroit pu-  
nie du même supplice!.....».

L'infame apparemment m'ou-  
blia; car il étoit naturel que j'é-  
prouvasse à mon tour sa barba-  
rie. Lorsque Sacwil se fut ras-  
sasié de sang, il sentit dans son  
cœur, non le remords; il est des  
scélérats qui ne le connoissent  
plus! mais une vive inquiétude.  
Il craignit la vengeance d'An-  
drews, ce témoin involontaire

de tous ses crimes, et qui pouvoit le perdre. Il se rappela les menaces de ce vieillard respectable, et voulut jouer son imagination. Il fit à la hâte de vaines funérailles à Rosa et à la petite Angéline, (car ma fille portoit le nom de ma mère) et feignit d'être inconsolable des horribles excès auxquels son frère s'étoit porté. Il pleuroit de rage, et s'efforçoit de persuader qu'il versoit des larmes d'attendrissement! Il vint lui-même me tirer de ma prison. — Ah! mon cher Henri, me dit-il en sanglotant, que je suis malheureux! . . . mon frère . . . hélas! . . . il a payé de sa vie son criminel attentat. . . . Je ne l'écoutai pas : je fuis; je vole

vole vers l'endroit où je crois trouver Rosa ! j'appelle.... je m'écrie..... on ne me répond pas.... j'avance..... des pas ensanglantés.... du sang!..... Je recule d'épouvante et d'horreur.... Mon amante!.... m'écriai-je alors en regardant fixement Sacwil , qui m'avoit suivi..... — « Infortuné jeune homme, reprend ce monstre, affectant une fausse pitié, infortuné jeune homme, tu vois les traces du plus grand des malheurs.... Mon frère!.... il a voulu faire violence à ta cousine.... elle a saisi son épée, elle l'a blessé..... Furieux de voir son sang couler, Fridzing s'est oublié jusqu'à frapper une femme!

Bientôt rougissant de cette indignité, on l'a vu tourner sa furie contre lui-même... Ils ont péri tous deux!..... » — Je m'écrie : Rosa! ô ma chère Rosa! .... Je me roule sur le plancher teint de sang.... bientôt je fuis avec précipitation.... je me perds dans l'obscurité.... je fais retentir le château de mes gémissemens!..... — « Et ma fille, me dis-je tout à coup, ma fille! .... malheureux! tu l'oublies!.....!! » Je reviens; je la cherche.... J'entre, je me précipite tout couvert de sang chez ma mère Nancy..... Chacun me fuit; une seule de ses filles, Denny, la plus jeune, osa m'attendre.... « Ma fille! .... ma

chère Angéline!.... m'écriai-je en courant à elle...» Votre... fille.... me répond Denny sanglotant.... votre fille!... Je lis mon arrêt dans ses regards. « Oh le monstre!.... m'écriai-je avec l'accent de la fureur.... je le vois, je le vois, elle fut aussi sa victime.... Vengeance! vengeance!.....» — A ces mots je m'élançai; comme un furibond je cours à l'appartement de Sacwil, résolu de venger sur lui les crimes de Fridzing!.... Je me précipite.... deux hommes s'opposent à mon passage..... ce sont les deux satellites qui m'ont enfermé!. .... Je me jette sur l'un d'eux, et je l'aurois étranglé s'il eût été seul: mais son

complice me saisit..... Je les menaçois encore , quand leur maître accourut.... « Le voilà, le monstre!.... m'écriai-je en le voyant, le voilà!..... Laissez-moi, laissez-moi..... que je venge mon épouse et ma fille!.... »

Reptil impur, me dit-il, qui as aidé ma vengeance sans le savoir, apprends que tu n'existes que pour moi : tes pareils, vils troupeaux de la terre, font mouvoir les machines dont nous sommes l'ame, jusqu'à ce qu'il nous plaise de détruire la machine, et d'anéantir la brute qui la traînoit : tu ne saurois plus me servir, disparois. — Il me fit lier, et je fus jeté dans un cachot. Sacwil, je l'entendis,

m'eût fait donner la mort; mais il me réservoir pour quelque occasion imprévue, où il faudroit adoucir ou effrayer Andrews.



---

---

## CHAPITRE X.

JE fus deux mois dans cette affreuse demeure, et je comptois y périr. Il y a quelques jours qu'un grand bruit se fit entendre à la porte de ma prison ; je crus qu'on m'apportoit la mort, que je désirois : on ouvrit, et je vis Andrews, suivi de ses petits-fils, qui traînoient avec eux un des satellites. Le vieillard courut à moi. — O mon cher maître, s'écria-t-il, vous vivez ! et je me trouve heureux ! . . . Il se hâta de me débarrasser de mes liens. Je le regardois, presque insensible, abruti que j'étois par une lon-



gue douleur : à peine me trouvai-je le courage de sortir de prison ; Andrews me parla long-temps avant que je fusse en état de lui répondre.

Lorsque je fus dans la demeure du vieillard , mon cœur s'attendrit , et je versai des larmes amères : je ne songeois pas à ce que me disoit Andrews , et au nom qu'il me donnoit. — Sir Henri , me dit-il alors d'un ton ferme , les pleurs n'avoient rien qui vous déshonorât , tant que vous vous êtes cru mon fils : de grands intérêts doivent vous occuper à présent ; laissez les larmes aux enfans ou aux vieillards que l'âge affoiblit : c'est à moi de pleurer . . . J'ai fait , sans le savoir

... — Andrews s'interromptit : je vis sa fermeté l'abandonner. Il me dit ensuite : « le duc de Rocfield ne sera plus dans quelques instans ; je viens de le voir , dévoré de remords , reprocher au ciel sa criminelle existence : il m'a dévoilé des forfaits ... ( O malheureuse Angéline ! ... ) nommé les monstres qui l'ont servi , et demandé leur supplice. Je l'ai laissé pour voler vers vous. Cher sir Henri , vous n'êtes point mon fils ; vous avez des parens illustres. Mais je vous quitte un moment ; je vais m'assurer si votre oncle ... oui , ce monstre est votre oncle ! ..... Je vais m'informer s'il a paru enfin devant le redoutable juge , et je

reviens vous apprendre mille choses que rien ne m'oblige plus de vous cacher ».

Je ne puis exprimer dans quelle surprise ce discours me laissa ! Nancy , que je nommois encore ma mère , me dit que j'allois en connoître bientôt une autre plus digne de moi. Cette annonce remua mon cœur, et j'allois interroger Nancy , lorsque son père revint.

« C'en est fait , s'écria-t-il en entrant ; ces yeux , qui tant de fois ont vu couler les larmes de l'innocence qu'ils intimidotent , ces yeux où se peignoit la cruauté , je viens de les fermer pour jamais. Allons ensemble annoncer cette nouvelle à votre mère ».

.... — A ma mère ! lui répondis-je. Elle est ici, et nous allons la voir ! Dites-moi comment je jouis d'un si grand bonheur ? — Venez, venez, reprit Andrews : seulement vous me laisserez la préparer à votre vue.

Le vieillard me guida au fond du vaste corridor de cette aile du château, qui tombe en ruines. Nous trouvâmes plusieurs chambres : parvenus à la dernière porte, il me recommanda de ne parler que lorsqu'il m'en feroit signe : nous entrons : j'aperçois une femme couchée sur un lit antique, plongée dans une rêverie qui paroissoit douloureuse : elle leva tristement les yeux sur Andrews, mais elle tressaillit en

voyant qu'il n'étoit pas seul. — O mon ami ! lui dit-elle , que cette vie est longue , et que la mort tarde à venir ! — Ce n'est plus à vous de la désirer , répondit le vieillard : Sacwil n'est plus , le dernier de vos bourreaux n'est plus ! — Hélas ! reprit-elle , quelle fin ! le genre de leur mort m'afflige autant que leurs crimes m'ont rendue malheureuse ! Encore si mon fils . . . — Votre fils , s'écria le vieillard ! . . . Heureuse mère ! tous vos maux , croyez - moi , viennent de finir . . . . — Ladi Angéline souleva sa tête , elle me regarda ; je ne me souvins plus de ce qu'Andrews m'avoit recommandé : je m'élançai dans ses bras , en balbutiant : ah ma

mère ! ma chère, ma respectable mère ! — Elle fut saisie : cependant sa bouche cherchoit la mienne, et ses larmes inondoient mon visage. — O mon fils ! dit-elle enfin... que ce jour seroit heureux ! vingt années de souffrances ne l'auroient pas trop acheté, ... si le plus odieux des attentats ... mais je ne veux pas lui donner horreur de lui-même, dit-elle en regardant le vieillard. Andrews, qui me l'a conservé ? — Ses bourreaux eux-mêmes, répondit-il. — Juste ciel ! ... — Ses yeux s'arrêtèrent sur moi : quels traits ! .... — Puis elle est demeurée sans parler. Andrews a profité de son silence pour achever de m'instruire. Il a

rendu compte des remords de mon oncle , et de l'aveu qu'il venoit de faire du motif qui l'avoit porté à me conserver la vie. — Il vous a trompé , bon Andrews ! interrompit ma mère : ce ne sont pas là ses motifs ! . . . . . Voyez ces traits ( me montrant ) ; ce sont les miens ; il ne ressemble qu'à ma famille . . . . . Je frémis d'horreur ! — Vous êtes ingénieuse à vous tourmenter ! lui dit le vieillard . . . Sir Henri , ajouta-t-il , n'en croyez pas les termes de votre mère ! Ecoutez-moi. — Il me raconta le mariage de ma mère , et les malheurs qui l'avoient suivi ; il me parla de mon père , mais il ne me dit rien de sa gloire : ni ma mère ni lui

110      A N G É L I N A .

ne savoient, milord, ce qu'il leur eût été si consolant de connoître, et que personne n'ignoroit : mon cousin Sydney nous en a donné les premières nouvelles. Ainsi, le vieillard ne me dit presque rien de vous, et continuant son récit, il me parla de l'adresse avec laquelle Nancy feignit une grossesse, et me fit passer pour être sorti de son sein.



## CHAPITRE XI.

Vous savez, continua le vieillard, que je vous fis élever en homme de condition autant que je le pus, sans vous exposer. Lorsque vous avez été grand, vous devîntes amoureux de celle que nous appelions Rosa, et que je croyois de ma famille : milord Sacvil en expirant, vient de me causer autant de surprise que d'horreur, en m'apprenant qu'elle n'en étoit point! Elle est, ô miladi, (se tournant vers Angéline) fille de votre époux..... — Ah Dieu! me suis-je écrié, Rosa étoit ma sœur! ..... Le

crime n'est point à moi! — S'il est quelqu'un qui soit coupable après eux, reprit Andrews, ce ne peut être que moi-même... Mon imprudence... mais écoutez. Le duc Sacwil vient de me dévoiler un abominable mystère. Sir Édouard croyant miladi Angéline morte, avoit épousé depuis trois ans, une belle et jeune dame, sœur de milord T\*\*\* : il en eut une fille. Sacwil et Fridziug vouloient se venger, en assouvissant leur brutalité sur la fille de leur ennemi : ils firent disparoître la véritable Rosa ; elle fut mise à quelques milles d'ici, et ils lui substituèrent miss Jenny, qu'ils avoient fait enlever : mon gendre, ma fille et moi

moi nous la crûmes; et lorsque je découvris votre tendresse, cher Henri, je ne savois pas que vos cœurs rapprochés par la nature, se trompoient de sentiment, mais qu'ils s'étoient reconnus!

Andrews m'apprit ensuite ce que je n'avois pu savoir des suites de l'attentat de milord Fridzing, et me découvrit toute la fourberie et la timidité basse du duc Sacwil. — Un goût effréné pour le plaisir, ajouta-t-il, un désir insatiable de vengeance ont occasionné tous leurs forfaits. Dès qu'ils furent maîtres d'eux-mêmes, ce château fortifié devint l'antre du crime. Que de victimes de leurs débauches j'ai vu perdre

ici l'honneur et l'innocence ! Un d'entre eux, magnanime, compatissant, courageux, ne fut pas témoin de ces horreurs ; la mort le moissonna dans son printemps, et ses indignes frères, violant les droits des nations et de l'humanité, vengèrent sa mort en sauvages barbares sur un prisonnier français. (A ces mots, le comte de Gentilly brûloit d'envie de faire des questions, que la présence de son épouse et de sa nièce lui fit différer : il remarqua seulement l'absence du marquis, qu'il crut sorti, pour visiter les environs du château).  
Le ciel punit cette injustice par tous les crimes qui l'ont suivie . . . continuoit le jeune

Henri en répétant les dernières paroles d'Andrews. Mais il ne faut pas tout dévoiler encore ; sachez seulement, sir Henri, que miladi Angéline fut privée de son unique soutien à la mort de milord Jefery. Enfin la céleste justice marqua le terme à tant d'excès. Le duc voulut, il y a quelques jours, séduire ma Denny, qui n'a pas encore quinze ans : un jeune garçon de Windsor auquel je la destinois, en fut instruit on ne sait comment. Il attendit le séducteur entre ces rochers que côtoie l'avenue du château, et lui lâcha son pistolet, dans un moment où le cheval du lord se cabroit, de sorte qu'il n'atteignit Sacwill

que dans le bas ventre. Les domestiques sont accourus aux hurlemens de leur maître, et surtout les deux satellites qui vous avoient privé de la liberté. Ils eurent bientôt découvert le jeune homme qui fuyoit en grim pant sur les rochers ; ils le poursuivirent ; et le premier qui l'aborda, ( c'étoit le plus féroce des deux satellites ), fut renversé dans un précipice où il a péri sans secours : le second fut blessé au bras d'un coup de couteau ; mais ayant tiré un coup de pistolet qu'il tenoit de l'autre main, le garçon tomba, et fut raîné devant le duc, par l'ordre duquel celui qu'il avoit blessé le poignarda.

Sacwill ne crut pas d'abord que sa plaie fût mortelle : mais lorsque les gens de l'art eurent déclaré qu'il n'y avoit aucune espérance de le sauver, il s'abandonna aux frayeurs que ses crimes lui inspiroient. Il me fit appeler : je l'ai vu redouter la mort, en lâche, me demander pardon, et m'avouer en sanglotant toutes les horreurs dont il s'étoit rendu coupable. Je l'ai tranquillement écouté, jusqu'au moment où il m'a découvert que vous viviez, en me nommant le misérable qui seul avec lui connoissoit votre prison. A cette nouvelle, le laissant à ses remords, j'ai couru m'emparer du scélérat, que sa blessure mettoit

hors d'état de me résister : après en avoir tiré les lumières nécessaires , je l'ai conduit en lieu sûr , pour le réserver à votre justice , l'honneur de votre famille ne vous permettant pas de le livrer à celle du pays — ». Voilà le récit que me fit Andrews, avant de partir pour Londres.





---

## CHAPITRE XII.

JE ne jouissois que depuis deux jours, continua sir Henri, de la vue d'une mère que je perdis en la recouvrant, lorsque milord Sydney mon cousin, et ses amis sont arrivés dans ce lieu sauvage. Vous savez tout le reste, milord, ajouta-t-il en s'adressant au comte de F\*\*\* : puissent mon respect et ma tendresse, vous rendre cher le jour où vous retrouvez un fils ! Puissent mes sentimens et ma conduite, vous procurer les plaisirs que votre présence me fait goûter.

Quelques traits de cette his-

toire firent horreur ; on déplora le sort de miladi Angéline : l'aimable et infortunée Rosa , ou plutôt miss Jenny , attira surtout l'attention des jeunes personnes , qui plaignirent le double malheur du jeune Henri : pour le comte de F\*\*\* , après avoir parlé bas à son épouse , il se tourna vers son fils : consolez-vous , lui dit-il ; vous n'êtes pas aussi coupable que vous le pensez . . . . . Nous n'eûmes jamais d'autre fille que miss Lony. Vous venez cependant de nous donner l'explication d'un mystère que nous n'avions pu concevoir : la petite Jenny T\*\*\* et votre sœur , qui sont du même âge , et qui avoient alors deux ans , étant ensemble

ensemble à une maison de campagne, des inconnus enlevèrent la première des bras de sa nourrice. Les ravisseurs se trompèrent, je le vois. Quel bonheur pour vous et pour nous, si le crime de vos oncles ne vous avoit pas séparés ! Vous aimiez votre égale. — Le vieillard Andrews fut transporté de joie de ce qu'il entendoit ; car l'inceste involontaire, auquel il avoit participé, lui tenoit au cœur. Dans le même instant, on entendit une voix qui crioit : *Andrews ! Andrews !*

Le vieillard se hâta de sortir. M. de Gentilly, qui attendoit avec impatience le moment d'entretenir le concierge, profita de cette occasion et le suivit. Ins-

truisez - moi , s'il est en votre pouvoir de le faire , mon cher Andrews , lui dit-il , du sort d'un prisonnier français , que les maîtres de ce château y ont détenu ? — S'il vous intéresse , répondit Andrews sans s'arrêter , vous allez le voir . . . . — Je reverrois mon frère ! — Votre frère ! oh , oh ! tant mieux ! il sera bien joyeux , car il a retrouvé sa mémoire. — Guidez-moi , courons ! — Le vieillard étonné , regardoit le comte , et doubloit le pas ; car ses petits enfans continuoient de l'appeler.

Cependant le courageux marquis de Gentilly étoit descendu au fond de l'abyme , lié de cordes , tenues par les petits enfans

d'Andrews ; il y étoit parvenu , lorsque le comte , guidé par le vieillard qui avoit les clefs du souterrain , y arriva par l'entrée ordinaire. Il aperçoit son frère , étendu sur de la paille , affoibli , mourant , déjà reconnu par le marquis. — O mon frère , s'écrie le comte ! — Le chevalier de Solange reconnut cette voix chérie , et fit un effort pour se lever : il retomba ; il tendit les bras à son frère , et sa langue chercha des expressions : mais en est-il pour le sentiment qui l'animoit ? Les deux frères s'embrassèrent ; leurs corps et leurs ames se confondirent , et l'on n'entendit que les sons inarticulés de la endresse et de la joie.

Le vieillard Andrews , touché jusqu'au fond de l'ame , bénissoit Dieu , qui lui avoit donné les moyens de sauver le respectable prisonnier : le marquis jetant les yeux sur lui , le reconnut. — Respectable vieillard , lui dit-il , que ce spectacle attendrit , n'êtes-vous pas cet Andrews qui nous l'a conservé ? — Le vieillard s'inclina. — O bon Andrews , reprit le marquis , reconnoîtriez-vous celui qui vint ici avec le due de Landow ? — Oui , oui , dit Andrews , et le son gracieux de votre voix me dit que c'est vous : j'en loue le Seigneur. — Jamais , jamais , ô vieillard , je ne pourrai vous payer ce que je vous dois ! — Mon cher fils , dit le

chevalier à son neveu-gendre, vous avez raison ; mais le ciel y a pourvu . . . — Oh le ciel pourvoit à tout, dit Andrews : car voilà celui pour qui vous désiriez que votre fille eût de la reconnaissance. — Tous mes vœux sont donc remplis, s'écria le chevalier, Eugénie est l'épouse de mon cher neveu . . . . Ah ! mon bonheur surpasse mes calamités ! . . . Mon frère, mon fils, continua-t-il, aidez-moi tous deux. — Il se leva, et prenant la main d'Andrews :

— Voici le premier moment où je puis vous instruire, dit-il, d'un événement aussi heureux qu'inattendu . . . mon cher libérateur, adorons les décrets tou-

jours admirable du père des hommes : si je n'eusse été enseveli tout vivant dans ce tombeau, votre fille, l'innocente et belle Rosa, ne seroit plus . . . — Rosa ! elle ! ô sainte providence ! . . . . elle vit, dites-vous ? . . . oh ! que je la voie ! que je la voie ! . . . — La jeune maîtresse de sir Henri, qui se tenoit dans l'endroit le plus obscur, par la pudeur d'une presque timidité, reconnoissant la voix de son aïeul, s'avança, portant sa fille entre ses bras. Le vieillard l'ayant entrevue, un tremblement universel le saisit ; la joie le rendit muet : ses yeux remplis de larmes, élevèrent en haut leurs regards, pour bénir l'Être des êtres. — O sir



Henri ! s'écria-t-il enfin , quel bonheur vous attend ! — Mon père ! lui dit Rosa avec agitation , ce cher amant respire ! . . . je vais le voir ! . . . notre fille recevra les baisers de son père ! . . . ô jour heureux ! — Le marquis donna la main à miss Jenny , honteuse , et le vieillard prit dans ses bras la petite Angéline. Le chevalier , soutenu par son frère et par son neveu , quoique ce dernier conduisit Rosa , ignorant encore qu'il alloit revoir Eugénie et la comtesse de Gentilly , cette fille et cette sœur chéries de Théodore de Verseuil , son épouse , marchoit au milieu d'eux en chancelant. Il alloit abandonner pour jamais ces lieux

funestes , mais la vue du jour , qu'il ne put supporter , le força de s'arrêter à la porte. En cet instant , sir Henri parvenu dans le souterrain , de la même façon que le marquis , arriva par le fond de l'abyme : l'obscurité l'empêcha d'abord de distinguer les objets ; on eut le temps de le prévenir : Dieu ! quels transports ! son amante et sa fille le fixoient tour à tour ; les baisers , les caresses , son ravissement , qui alloit jusqu'au délire , tout annonçoit l'excès de sa tendresse et de son bonheur !

Cependant le comte de F\*\*\* , surpris de la longue absence d'Andrews , le faisoit demander , lorsqu'un des enfans de Nancy ,

qui avoit suivi son aïeul , vint instruire le comte de ce qui se passoit. Milord annonça cette nouvelle avec de grands ménagemens à la comtesse et à la marquise de Gentilly ; néanmoins elles demeurèrent immobiles de saisissement et de joie , regardant tout le monde , comme si elles eussent cherché , dans les yeux des autres , la confirmation de ce qu'on leur apprenoit. Dès qu'elles purent se parler , Eugénie dit à sa tante : Allons , chère maman ! . . . . Quel bonheur ! . . . . Où le trouverons-nous ? . . . . milord , daignez nous conduire !

Tandis que la comtesse et la marquise suivoient le comte de

F\*\*\* , M. de Gentilly prévenoit son frère , que dans un instant il alloit embrasser sa fille et sa sœur. Le chevalier de Solange ne s'attendoit pas à jouir sitôt de cette chère vue. — Elles sont dans ces lieux ! répétoit-il , en regardant tour à tour le comte et le marquis , mon Eugénie ! ma sœur ! oh ce jour est trop heureux ! Dieu tout puissant , je n'ose plus me plaindre ! vous me rendez en un seul jour tout le bonheur suspendu pour moi depuis vingt ans ! . . . . — Il se tut , et recueillant ses forces , il voulut continuer à marcher.

---

### CHAPITRE XIII.

ANDREWS parvenoit à la sortie du souterrain, lorsque les dames et le comte de F\*\*\* y arrivèrent. — O milord ! dit le vieillard , qui l'eût pensé ! voici la fille de sir Henri ; l'étranger est le frère de votre ami ; vous allez voir miss Jenny T\*\*\* elle-même ! Le cœur d'Eugénie palpitait en approchant. Elle vouloit descendre , courir au-devant de son père. Il paroît enfin. Quoiqu'il fût déjà tard , la lumière du jour éblouissoit encore le chevalier : Eugénie s'élança dans

ses bras : son père , qui ne la voyoit pas , la reconnut au tendre frémissement de ses entrailles. Il la pressa contre sa poitrine , sans prononcer un mot. Cette fille respectueuse et chérie se laissa tomber à ses genoux ; elle couvrit de baisers ses mains paternelles, qui s'efforçoient de la relever. — Ah ma fille , s'écria enfin le chevalier ! car ce ne peut être que toi ! — Il ne put en dire davantage : un profond soupir suivit ces paroles , et les larmes s'ouvrirent un passage. — C'est elle , c'est mon Eugénie , répétoit-il d'une voix entrecoupée. . . . Ah ! ma fille , ma chère fille , je te revois . . . digne de ta mère , des bontés de mon frère , de la

tendresse de ma vertueuse sœur,  
et de l'amour de ton époux. . . .  
de cet époux auquel tu fus des-  
tinée au moment de ta naissan-  
ce, et qui devient deux fois mon  
libérateur ! ma chère fille, leve-  
toi, viens dans les bras de ton  
père ! . . . . mes yeux commen-  
cent à se familiariser avec la cé-  
leste clarté, dont je fus privé si  
long-temps ! que je te voie, que  
je me rassasie du plaisir de te  
voir ! . . . . Chère Eugénie ! leve  
donc tes regards sur ton père. . .  
— Les forces d'Eugénie l'avoient  
abandonnée : le marquis la sou-  
leva, et la mit dans les bras du  
chevalier, qui s'assit entre le  
comte et le chevalier de Gen-  
tilly. Eugénie tenoit la main de

son époux et celle de son père, elle leur partageoit ses caresses. Revenue de sa première émotion, la jeune marquise dit au respectable prisonnier : Mon père ! ... quel bonheur suprême ! ... m'y serois-je attendue ! — Ma chère fille, lui dit la comtesse, le ciel réservoir ce prix à tes vertus. — Le chevalier jetant sur ses enfans des regards attendris : Vous vous aimez, leur dit-il, autant que se sont aimés ceux qui vous ont donné le jour. O mon cher fils ! ma tendre fille ! soyez heureux l'un par l'autre, comme vos parens l'ont été ! ... Ma sœur, dit-il à la comtesse, c'est à vous que ces chers enfans doivent le fondement de leur fé-



licité ; c'est à vous qu'Eugénie doit ces vertus , qui la rendent l'idole de son mari ( car je sais qu'il l'adore ) : mon aimable sœur ! voyez toute ma reconnoissance. —

○ Mais une autre scène touchante se passoit entre la famille de milord , comte de F\*\*\* : cet heureux père jouissoit des transports mutuels de miss Jenny et de sir Henri. Miladi comtesse de F\*\*\* , qui retrouvoit dans la jeune miss , la fille de son frère , envisageoit dans l'alliance prochaine avec le fils de son époux , un titre plus agréable que celui qu'elle portoit à l'égard de sir Henri. Miss Lony suivoit les tendres mouvemens de son cœur ,

pour miss Jenny , à laquelle milord comte de F\*\*\* découvrit sa naissance et le nom de ses parens. On se rendit ensuite dans les appartemens les plus commodes du château , dont Andrews leur ouvrit les portes. Avant de s'éloigner , milord comte de F\*\*\* ordonna de commencer les formalités nécessaires pour faire déclarer son fils héritier de sa mère et de ses oncles , toutes les branches mâles qui auroient pu lui disputer l'héritage et les titres se trouvant inutiles. Ensuite il fit appeler un ministre , qui reçut l'acte d'adhésion de sir Henri à la religion de son père , et qui donna sur le champ la bénédiction nuptiale aux jeunes amans ;  
le

le comte de F\*\*\*, se réservant d'instruire son beau-frère, et d'en obtenir la ratification de tout ce qu'il avoit fait. En quittant Windsor, milord recommanda la véritable Rosa et la jeune Denny à miladi son épouse, et il assura le vieillard Andrews qu'il prendroit soin de la fortune de ses petites.

Dès que le comte de F\*\*\* fut parti, on s'empessa de demander au chevalier le récit de ce qui lui étoit arrivé durant sa détention. Il se dispoit d'autant plus volontiers à donner cette satisfaction, qu'il vouloit commencer à témoigner par là sa reconnoissance au vieillard Andrews : mais la jeune marquise

craignit qu'un long récit ne fatiguât son père : elle en parla au comte de Gentilly , qui pria le chevalier de laisser au concierge le droit de raconter des faits , dont il devoit connoître les causes mieux que personne. Le vieillard parut flatté de ce que le comte venoit de dire, et sa promptitude à se rendre fit connoître qu'on n'avoit fait que seconder ses désirs. Il prévint que l'histoire des frères de miladi Angéline se trouvant liée aux événemens qui regardoient le chevalier, il commenceroit par développer leur caractère, en remontant ainsi à la source du mal.

Mais comme on se disosoit

à l'entendre , une compagnie nombreuse arriva de Londres. Un des fils d'Andrews ne suivant que le mouvement de son zèle , étoit allé porter la nouvelle de ce qui se passoit à milord T<sup>\*\*\*</sup> , frère de miladi comtesse de F<sup>\*\*\*</sup> , qu'il connoissoit , et qui étoit dans une terre à deux milles de Windsor. Ce lord avoit avec lui M. de Martigni , et M. de Verseuil , grand-père d'Eugénie. Milord-duc de Landow , arrivoit de Londres directement : il y avoit trouvé , à son retour , le billet que le marquis de Gentilly avoit laissé pour lui ; dès qu'il l'eût ouvert , et qu'il eût appris la détention du jeune Français , amant de Zélie , arrêté sur

de simples soupçons , que les approches d'une rupture entre les deux nations ne permettoient pas de négliger , il alla se rendre sa caution , obtint sa liberté , en découvrant le motif de son voyage en France ; et sur le champ il se rendit avec ce jeune homme auprès de Zélie , qu'il amena dans sa voiture. Milord T\*\*\* , M. de Martigni , et M. de Verseuil partirent ensemble ; ils arrivèrent à Windsor , comme le comte de F\*\*\* venoit d'en sortir , et comme le duc de Landow y entroit avec Zélie et le jeune homme dont il avoit obtenu la liberté. Je tairai tout ce qui se passa dans cette entrevue ; la joie de M. de Verseuil , celle de mi-

ANGÉLINA. 141

lord T<sup>\*\*\*</sup>, père de miss Jenny,  
et l'approbation qu'il donna aux  
nœuds que le comte de F<sup>\*\*\*</sup> ve-  
noit de former.



---

---

### CHAPITRE XIV.

LE bon M. de Verseuil , après les premières effusions , ayant pris la main du chevalier de Solange , tous deux se regardèrent , en laissant échapper , comme de concert , le nom de Théodore , fille de l'un , épouse de l'autre. Eugénie , la tendre Eugénie le répéta ce nom chéri ; la comtesse tressaillit , le cœur du jeune marquis s'émut , et le comte lui-même se troubla. — Ah ! s'écrièrent-ils , elle n'est plus ! elle seule manque à notre félicité ! . . . . . Grand Dieu ! dit le chevalier , elle est dans ton sein : son ame



innocente et pure , dégagée de ces liens qui me retiennent , jouit de ta divine présence ! O Théodore ! chère épouse ! jette sur tes enfans des regards protecteurs ! vois ta fille et son jeune époux ; daigne , ô mère tendre , daigne sourire à leurs innocentes caresses ! — Il dit encore beaucoup d'autres choses touchantes , tandis que le marquis recevoit les félicitations du duc de Landow , qui lui présenta la jeune veuve du bailli et son amant. L'époux d'Eugénie ne put revoir Zélie sans rougir : il lui demanda pardon des peines qu'il lui avoit causées , comme s'il eût été le seul coupable. La jeune veuve lui répondit avec modestie , qu'elle

avoit subi un sort mérité ; mais que par l'événement , la méchanceté de la duchesse ne lui causoit aucun tort , son mari l'ayant faite héritière de cinq cents livres sterlings de revenu : elle pria le marquis de travailler à sa reconciliation avec ses parens , et de leur proposer de se fixer en Angleterre auprès d'elle. Ensuite elle ne put s'empêcher de laisser paroître sa bonne volonté pour le jeune Français , tout en assurant , qu'elle ne feroit rien que de l'avis de sa mère et de son aïeule. Le marquis loua ces sentimens , et mit le jeune Français sous la protection du duc de Landow.

Lorsque la tranquillité eut succédé

cédé aux premiers transports , on proposa d'écouter le récit d'Andrews , également intéressant pour toute l'assemblée. Mais le vieillard ayant averti qu'on venoit de servir , on se mit à table , et ce ne fut qu'après le souper qu'il prit la parole en ces termes.

Milord Howard , duc de N\*\*\* , mon ancien maître , eut deux enfans ; un fils qui lui succéda dans ses titres , et un efile bisaïeule de sir Henri et de milord Sydney. Je passai au service du duc de Rocfield , qui l'épousa , et successivement à celui du plus jeune des deux fils qu'il en eut : miladi Angéline et ses frères sortirent du mariage de ce der-

nier. Le duc et la duchesse de Rocfield moururent fort jeunes, et leurs fils restèrent sous la tutelle de leur aïeul Howard : ce bon seigneur maria très-avantageusement l'aîné ; et comme il se trouvoit assez riche pour donner à sir Henri, le puîné, des possessions considérables, il lui chercha une épouse qui lui apportât un titre. Il choisit l'unique héritière du comte de Sherops, sa proche parente : je l'accompagnai lorsqu'il fut la demander à son tuteur. C'étoit une jeune personne fort belle ; son éclat m'éblouit : mais je ne tardai pas à découvrir que le fond de son caractère étoit une horrible méchanceté.      Miladi Damrosée ,

comtesse de Shcrops , et devenue l'épouse de sir Henri , étoit aigre , vaine , impérieuse , avare et coquette. Glorieuse d'avoir donné un titre à son mari , et de lui voir porter son nom , elle le regardoit comme un cadet auquel elle avoit fait grâce en l'épousant. Milord Howard connut bientôt lui-même qu'il s'étoit trompé dans son choix , et la douleur qu'il en ressentit , répandit l'amertume sur sa vieillesse , heureuse jusqu'à ce moment. Il mourut. Sa présence étoit un frein pour sa belle-fille ; dès qu'il ne fut plus , elle ne s'embarrassa guère de la décence. Dans la même année , le duc de Rocfield , aîné du comte de

Shcrops , décéda sans héritiers , et le comte de Shcrops prit le titre de son frère , charmé de ne plus porter celui d'une femme hautaine. La comtesse elle-même se trouva flattée de ce changement , qui combloit son ambition en la faisant duchesse. Elle avoit eu trois fils et une fille du vivant du duc Howard : elle s'empara de l'éducation des fils : pour miladi Angéline , elle l'abandonna aux soins de son père. Le nouveau duc de Rocfield étoit honnête homme ; il étoit vertueux , mais il manquoit de fermeté. La duchesse , en s'emportant , obtenoit de lui tout ce qu'elle vouloit : ce mari foible voyoit qu'elle perdoit ses fils ,

sans avoir le courage de les lui arracher.

Les parens de la duchesse, ainsi que le duc Howard, avoient passé leur vie au milieu de leurs vassaux, qui les respectoient comme des souverains; de sorte que Damrosée étoit accoutumée à se voir traiter en reine: cependant après la mort du père de son mari, elle préféra la capitale au château des comtes de Shrops: elle fit meubler un hôtel à Londres; on s'y transporta; on s'y crut établi pour toujours: mais bientôt l'orgueil excessif de la duchesse lui rendit insupportable un séjour où elle trouvoit qu'on ne mettoit pas assez de différence entre elle et le genre

humain ; elle montra plus d'em-  
 pressement à quitter la ville ca-  
 pitale de l'Angleterre , qu'elle  
 n'en avoit témoigné pour y  
 aller : et comme elle avoit mar-  
 qué du dégoût pour Sherops ,  
 ce fut ici , au château de Wind-  
 sor , qu'elle résolut de se fixer :  
 elle y vint avec ses fils , laissant  
 à Londres son époux et la jeune  
 miladi Angéline.



## CHAPITRE XV.

ON connoît par les dispositions de l'enfance, ce que l'homme doit être un jour. Deux des jeunes lords avoient l'ame de leur mère. Si le duc les avoit formés lui-même, il est à présumer que de bonne heure il auroit corrigé la perversité de leur naturel : mais leurs défauts s'accrurent par la manière dont la duchesse les éleva. Ils n'eurent devant les yeux que des exemples d'orgueil, de cruauté, de toutes sortes de licences. Leur mère faisoit battre les domestiques pour les fautes les plus légères : elle vexoit

les paysans , méprisoit ses voisins , suivoit son penchant pour la galanterie , pour la débauche même , et toléroit ouvertement dans ses fils tous les vices qu'on remarquoit en elle. Ils grandirent. Milord Sacwil son aîné , arracha une fille jeune , belle , mais pauvre et vertueuse , des bras de sa mère , et la fit conduire de force dans le château. Les parens de cette malheureuse accoururent se jeter aux pieds de la duchesse , qui ne leur répondit que par un sourire dédaigneux : elle fit appeler son fils , et sans lui faire la moindre réprimande , elle lui commanda de rendre cette jeune personne. Sacwil obéit , mais il venoit de

lui ravir l'honneur. La jeune Betty parut échevelée. — Fi ! fi ! milord ! s'écria la duchesse ! s'adresser à une bégueule ! — Elle donna vingt-cinq guinées aux parens, en leur disant : Elle en auroit eu deux cents, mais sa sottise et ses larmes méritent punition. — Je ne ferai pas ici le détail des crimes que cette mère conseilla, permit, encouragea, ou feignit de ne pas remarquer, et des excès auxquels elle-même se livra. Elle eut des amans de toutes les conditions : un jour elle porta l'impudence jusqu'à se vanter d'avoir toujours trompé son mari, et à dire que milord Jefery et miladi Angéline... étoient les seuls... Je n'ose ache-

ver devant les femmes respectables qui m'écoutent. Le duc, éloigné de son épouse, ignoroit à quel point elle déshonorait son nom. Miladi Angéline croissoit sous ses yeux en vertus comme en âge : elle l'auroit consolé, (si quelque chose avoit pu le faire) de la perte de ses fils. Heureuse cette aimable ladi, si la mort ne l'eût privée trop tôt d'un appui si nécessaire !

L'âge mûrit le duc de Rocfield : il rougit enfin de sa pusillanimité, et voulant reprendre l'autorité qu'il s'étoit laissé ravir par son indigne épouse, il écrivit à la duchesse, que *leurs fils n'étoient pas destinés à languir dans la solitude où elle les retenoit ;*

et finit par lui ordonner *de les envoyer à Londres auprès de lui, afin qu'il pût les présenter à la cour.* L'ambition de miladi se réveille ; elle obéit : elle-même amene ses fils. On dit que le jour de leur arrivée, milord-duc les entretint long-temps ; qu'il leur reprocha quelques crimes dont la voix publique l'avoit instruit, et qu'il les menaça de faire usage de toute son autorité. Son épouse étoit présente : elle ne pût l'écouter sans entrer dans une excessive fureur. Milord-duc prit sur lui de parler en maître, et de la faire taire. Soit que cet effort lui ait trop coûté, ou que par un attentat horrible... Il ne vécut que deux jours après avoir donné ces



marques de fermeté. Prêt à rendre le dernier soupir, il fit appeler ses trois fils. — *Je meurs, leur dit-il, mes enfans, avant de vous avoir mariés comme je le désirois; mais ce regret n'est pas le seul que j'emporte au tombeau! je vous laisse, et je suis dans le doute affreux pour un père, que ses enfans peuvent déshonorer son nom! car je ne puis compter sur votre mère, pour vous enseigner vos devoirs...* O mes fils! souvenez-vous que le crime est toujours suivi du châtiment: si vous n'aimez pas la vertu, craignez du moins la peine et le déshonneur. Au nom de tous nos aïeux, que la justice, la piété, l'attachement à l'ancienne religion ont

*rendus vénérables , je vous conjure, respectez-vous vous-mêmes : il en est temps encore ; on excusera votre jeunesse ; mais si vous êtes vicieux dans l'âge mûr , votre place est marquée pour jamais dans la classe des scélérats. — »*

Milord Jefery fut le seul qui parut touché , il versa des larmes : mais Sacwill et Fridzing avoient le cœur trop dur , leurs yeux secs restèrent honteusement fixés vers la terre. Le duc les observoit ; son ame généreuse fut navrée ; il pleura sur eux , et d'une voix suffoquée par les sanglots , il continua : — *« Je vous recommande votre sœur ; Angéline est belle , sage , sensible ; elle vous aime tous ; chérissez-la , faites son*

*bonheur , en lui choisissant un époux vertueux . . . J'avois jeté les yeux sur un parent de milord Sydney : son rang n'est pas égal au nôtre , mais j'attends beaucoup de ce jeune homme : mes enfans , jurez-moi que vous ferez le bonheur de votre sœur unique ? — »*

Ils jurèrent tous trois ; mais un seul se proposoit de tenir le serment ! Leur père les renvoya : il comptoit peu sur leur promesse ; il demanda sir Edouard F \* \* \* ; et sans une crise violente qui survint , il alloit sans doute effectuer le projet d'union qu'il méditoit . . . Les cris et le désespoir de miladi Angéline , à l'instant terrible où le duc cessa de vivre , ne furent que le signal de la li-



cence pour la duchesse et deux de ses fils.

La mort de mon bon maître les délieroient d'un censeur incommode : on les vit, quelques jours après ses funérailles, se livrer à une joie indécente. Pour milord Jefery et miladi Angéline, ils étoient inconsolables de la mort de leur père. Ils ne se quittoient plus : leur intime liaison déplut à la duchesse, et cette mère dénaturée osa calomnier ses propres enfans, en les accusant de s'aimer d'une façon criminelle. Ce n'est pas qu'il fût des forfaits qu'elle n'approuvât ; mais elle haïssoit ladi Angéline, qui fut toujours chère au duc, et qui commençoit à l'éclipser.

CHARITÉ

Dans cette occasion, milord Sae-  
will et milord Fridzing, mon-  
trèrent de l'amitié pour leur  
frère, et prirent sa défense. Cette  
affection , qui ne se démentit  
jamais , étoit une vertu , et ce  
fut la seule qu'ils aient connue :  
peut-être sera-t-elle la preuve de  
ce que j'ai annoncé , qu'ils au-  
roient été capables d'en avoir  
d'autres , si le duc les eût élevés  
lui-même.

CHAPITRE

---

**CHAPITRE XVI.**

LES trois frères suivirent le duc de Cumberland dans la dernière guerre. Ils se distinguoient par une haine trop excessive, pour n'être pas injuste, contre le nom français : ils allèrent servir leur patrie avec la même animosité, que s'ils eussent couru venger une querelle particulière. Au retour de la première campagne, je les entendis s'applaudir du mal, même inutile, qu'ils avoient fait aux ennemis : ce n'étoit qu'un tissu d'actions lâches et cruelles, que leur général eût sévèrement punies dans un sol-

dat, s'il les avoit connus. Sir Jefery changeoit de langage, lorsqu'il étoit avec sa sœur; il rougissoit alors d'une férocité que l'exemple et l'éducation lui avoient donnée, mais qui n'étoit pas dans son caractère. Il favorisoit sir Edouard F\*\*\*; il osa même pressentir la duchesse sur une union qui devoit assurer le bonheur de la jeune ladi; mais cette femme superbe dédaigna un simple gentilhomme; milord Jefery leur conseilla d'attendre. Au printemps les trois frères se rendirent à l'armée; le moins coupable trouva la mort dans les champs de Fontenoi, et ses deux frères y furent dangereusement blessés, en volant à son secours.

Ils avoient à leur suite quelques-uns de ces hommes vils, qui, après s'être ruinés dans la débauche, se sont vendus pour servir les libertins opulens : ces ames de boue renchérissoient en cruauté sur leurs patrons, dont ils connoissoient la passion pour la vengeance : ce fut entre les mains de ces misérables que tomba M. le chevalier. Dès qu'ils se furent aperçus que c'étoit un officier, ils le firent traiter avec soin, le regardant comme une victime digne d'être immolée sur le tombeau de milord Jefery ; et quand les deux frères retournèrent dans leur patrie, ils emmenèrent le prisonnier : mais (et le ciel le permit sans doute,

pour tromper leur méchanceté), ils ne trouvèrent en lui qu'une créature insensible.

A l'exception des complices de nos maîtres, toute la maison ignoroit ces horreurs. Miladi Angéline, dont on ne se cachoit pas, m'en instruisit un jour. Cette vertueuse maîtresse me pria, les larmes aux yeux, de faire mon possible pour leur arracher l'officier français, auquel on prodiguoit tour à tour les bons et les mauvais traitemens, suivant les caprices de la duchesse. Elle me consulta sur les moyens de se tirer elle-même d'entre leurs mains, en me donnant à entendre qu'elle avoit d'étranges persécutions à essayer : elle ajouta

que les intentions de son père lui étant connues, elle n'hésiteroit pas à se jeter entre les bras de sir Edouard F\*\*\*, s'il pouvoit parvenir jusqu'à elle.

Miladi Angéline avoit perdu, dans milord Jefery, le seul homme qui pût la protéger; mais elle n'avoit pas l'injustice de s'en prendre à un innocent guerrier, qui n'avoit été que l'occasion de sa mort. Cependant, à combien de malheurs cette mort l'exposa! . . . . Je n'hésitai pas à lui procurer une entrevue de quelques momens avec sir Edouard F\*\*\*, et deux motifs me justifèrent à mes propres yeux; la volonté de mon maître expirant, et les ordres de celle que je de-

vois regarder comme ma respectable maîtresse , la jeune lady étant la seule dans qui je dusse respecter désormais le sang du duc de Rochfield : ce fut sur ces motifs que je m'appuyai dans ce que je fis par la suite. Tout fut arrangé entre les deux amans dès le premier entretien : nous convînmes de profiter d'une fête que donnoit le comte de Surrey, à laquelle la duchesse et ses enfans étoient invités ; ma jeune maîtresse devoit feindre une indisposition pour rester au château ; je devois introduire sir Edouard F\*\*\* dans son appartement , où le chapelain devoit leur donner la bénédiction. Miladi Angéline , par mon conseil , ( car je me suis



toujours défié des prêtres ), ne  
 devoit prévenir ce dernier qu'à  
 l'instant de la célébration.

Tout nous réussit d'abord. La  
 veille de la fête du comte de  
 Surrey, la duchesse reçut volon-  
 tiers les excuses de sa fille, et  
 partit sur le soir avec ses deux  
 fils. Dès que l'obscurité nous fa-  
 vorisa, mon fils, le mari de Nan-  
 cy, introduisit adroitement sir  
 Edouard Fitz: le chapelain,  
 que milord Angéline fit appeler  
 sur le champ, s'étant apperçu,  
 tandis que la jeune ladi l'instrui-  
 soit, que toutes les portes se fer-  
 moient sur lui, témoigna beau-  
 coup de zèle à servir notre jeu-  
 ne maîtresse; il s'empessa de  
 prononcer la formule sacrée,

CHAPITRE

en donnant de grandes marques de religion : mais dès que le traître eut été remis dans sa chambre , où mon fils l'enferma , il trouva moyen de se glisser par la fenêtre , jusque dans les fossés du château , qu'il ne craignit pas de traverser à la nage : il se rendit en moins d'une heure à Surrey , et il informa son maître de ce qui venoit de se passer. Transportés de fureur , la duchesse et son fils prétextèrent une affaire imprévue et revinrent avec précipitation au château de Windsor.

CHAPITRE

---

---

**CHAPITRE XVII.**

TANDIS que miladi F\*\*\* et son nouvel époux goûtoient en sécurité les douceurs d'un amour légitime, je travaillois, par les ordres de miladi, à la liberté du prisonnier français, qu'elle vouloit emmener avec elle; et mon fils introduisoit sans bruit la chaise de sir Edouard F\*\*\*, avec des chevaux frais, jusqu'à l'entrée du pont-levis: d'un autre côté, ma bru Nancy traitoit les satellites qui veilloient sur nous durant l'absence des maîtres, et elle ne refusoit rien à leur intempérance: la bière de

*Burton* commençoit à les assoupir, et mon fils alloit avertir les nouveaux époux, que le moment de s'éloigner d'un séjour si dangereux étoit arrivé, lorsque traversant une des cours du château, il entendit ouvrir une porte secrète, dont les maîtres avoient seuls la clef: il frisonne, ... et s'avancant avec précaution, il reconnoît le deux frères, que le perfide chapelain conduisoit à l'appartement écarté, où il venoit de laisser miladi Angéline et son époux: il fut assez heureux pour les devancer; il chargea sir Edouard sur ses épaules, enveloppé dans un des linceuls, repassa devant les Rocfield, sans leur donner de soup-

çon, parce qu'ils s'imaginèrent que c'étoit un des paquets de leur sœur, et le porta jusqu'à sa chaise. Ainsi, content d'avoir dérobé cette victime, redoutant peu de chose pour notre jeune maîtresse, il revenoit auprès d'elle, afin de la tranquilliser. La duchesse et ses fils étoient déjà dans son appartement : miladi Angéline faisoit semblant de dormir : sa mère, son indigne mère, la découvre avec impudence, pour chercher elle-même les traces. . . . Alors, poussant un cri de fureur, elle ordonne à ses fils de laver leur déshonneur dans son sang. Tous deux appuyent la pointe de leurs épées sur un sein, dont la beauté les

désarma ; de coupables désirs , et non l'humanité , leur firent épargner leur sœur. La duchesse la condamna à une prison aussi longue que sa vie , et laissa Fridzing et Sacwill maîtres absolus de son sort. Miladi F\*\*\* voyant en quelles mains elle étoit tombée , poussa un profond soupir , et nomma sir Edouard F\*\*\* , dans l'instant où mon malheureux fils s'avançoit pour lui faire comprendre par signes , que son époux étoit en sureté. Au bruit qu'il fit en s'approchant , le chapelain tremblant crut voir sir Edouard F\*\*\* accourir pour venger son épouse ; il se retourne , et lui plonge un poignard dans la poitrine : Frid-

zing reconnut mon fils ; il fut fâché de sa mort , à cause de moi ; pour montrer sa colère , il se précipite sur le prêtre , qui s'acharnoit sur sa victime , dont il éteignit les restes de vie , et s'en débarrassa , en le punissant de tous ses forfaits ! Ensuite on enferma miladi F\*\*\*.

Dans les premiers temps de sa captivité , miladi Angéline fut traitée avec assez d'égards : on lui laissa ma bru Nancy , veuve de mon fils , sa femme de chambre , et on souffrit que je la visse tous les jours. Mais dès que les deux frères se furent aperçus qu'ils n'obtiendroient rien d'elle , sa perte fut jurée : et comme ils apprirent que sir

Edouard F\*\*\* se dispoſoit à réclamer juridiquement ſon épouſe, ils le prévinrent, en publiant la mort de leur ſœur. Ce fut alors qu'elle fut renfermée plus étroitement, et dans la vue d'accroître ſa peine, on mit devant elle M. le chevalier, pour lui rappeler ſans ceſſe la perte de milord Jefery, pour lequel ils lui reprochèrent alors de criminelles complaiſances. Ils commencèrent à mettre leur prifonnier à la torture devant la jeune ladi, en la menaçant de la faire paſſer par les mêmes horreurs. Je n'entrerai point dans ces affreux détails; je ne parlerai point devant cette honorable compagnie, du plus affreux des



attentats, (au bout de huit jours de captivité), après lequel je trouvai miladi Angéline au désespoir! .. Je dirai seulement que toutes les précautions de Sacwill et de Fridzing ne m'empêchèrent pas de soulager le prisonnier, et que miladi F\*\*\* ne leur dérobat la connoissance de sa grossesse. Elle accoucha de sir Henri, et Nancy la-servit avec tant de bonheur, que cet enfant sortit du fort avec sa nourrice, comme s'il eût été de ma bru même, et de mon fils assassiné par le chapelain.

Je n'ai rien de remarquable à citer durant quinze ans. La cruauté des Roefield ne se démentit pas envers leur sœur et

M. le chevalier : ils accompagnoient les supplices de ce dernier , de railleries amères ; ils le faisoient lier et frapper par leurs satellites , comme s'il eût été furieux. La duchesse , depuis long-temps , ne vouloit voir ni le prisonnier , ni sa fille. Miladi F\*\*\* fut alors tout à fait abandonnée de ses frères ; car la douleur ayant flétri ses charmes , elle ne paroissoit plus qu'un squelette animé : mais sa prison n'en étoit pas moins exacte , parce que sa mort étant crue de tout le monde , l'infortunée fille de mon cher bienfaiteur ne pouvoit reparoître : on commença même à ne plus recevoir personne dans Windsor , devenant

la retraite sauvage de l'oppression et du crime. Mes enfans et moi nous n'avions qu'une liberté apparente; nous étions observés, suivis; si l'on nous conservoit, c'est parce que nous étions estimés dans le canton, et que notre administration étoit heureuse.

Ce fut dans ces circonstances que M. le marquis de Gentilly fut conduit ici par milord-duc de Landow. Sacwill et Fridzing désiroient de savoir le nom du prisonnier, auquel il étoit échappé quelques mots à ce sujet, au bout d'une longue maladie. Dans un voyage qu'ils firent à Londres, ils amenèrent avec eux un célèbre médecin, qui prescrivit un régime que je fis suivre exacte-

ment. Il eut quelques succès ; mais par le conseil de miladi Angéline, je les dissimulai. Le duc Sacwill et son frère s'ennuyèrent enfin d'avoir cet objet sous les yeux : ils décidèrent avec leurs satellites qu'il falloit en faire un sacrifice à l'ombre de sir Jefery. Mais la duchesse, heureusement gagnée par le marquis, s'y opposa pour lors. Cependant je prévis que cette bonne volonté devoit peu durer, et je trouvai le moyen de le faire entendre à milord-duc de Landow, qui fit mettre le prisonnier et moi-même sous la garde du gouvernement. Nous n'en eussions été guères plus en sûreté, mes enfans et moi, sans un expédient

qui vint à l'esprit de miladi F\*\*\* : elle se rappela que ses frères l'ayant réduite au pain et à l'eau l'avoient menacée d'en diminuer de jour en jour la quantité, et de la laisser ainsi mourir de langueur ; qu'alors nous avions imaginé qu'elle se feroit passer pour morte ; ensuite que je la porterois dans la caverne, dont j'avois les clefs, pour aller y prendre le poisson que la haute mer y jetoit par les fentes des rochers, et que je pourrois l'y nourrir, jusqu'à ce qu'il arrivât quelque changement heureux, dont elle pût profiter, sans déshonorer sa maison ; car cette généreuse dame ne vouloit pas de son salut à un tel prix. Elle

me suggéra donc l'idée d'employer ce moyen pour sauver le prisonnier, en me représentant, avec sa piété ordinaire, quel mérite auroit devant Dieu une démarche qui prévenoit un crime, et sauvoit la vie d'un innocent. Je suivis aveuglément ses conseils, comme des ordres de la divinité même.



## CHAPITRE XVIII.

SACWILL et Fridzing venoient de faire enlever dans un village d'Irlande, au pays de *Kilkenny*, deux paysannes d'une extrême beauté. Ils s'appliquoient à les gagner, dégoûtés sans doute de n'avoir employé jusqu'alors qu'une brutale violence. Vain espoir ! Ils connurent bientôt qu'ils ne pouvoient être que haïs : le juge des hommes, pour punir ces cruels d'avoir dédaigné l'amour, ne permit jamais qu'ils en connussent les douceurs. Ils revinrent à leur première féro-

cité ; néanmoins , je profitai du temps où les jeunes filles les avoient presque adoucis , pour demander que l'officier français eût encore une fois la même prison que miladi Angéline. Je l'obtins des deux frères et de la duchesse elle-même , qui s'informa bonnement de lui , témoignant devant le marquis , qu'elle étoit lasse de le voir languir.

Ainsi les deux victimes infortunées furent encore réunies. M. le chevalier , durant quelques semaines de tranquillité , se fortifia visiblement , et devint capable de s'entretenir avec miladi F\*\*\*. Nous commençâmes alors à entrevoir les charmes de son esprit , et la douceur inaltérable de son



caractère : il devint cher à ma bonne maîtresse , qui trouva dans sa société le seul relâche que le ciel ait accordé à ses peines. Cette bonace fut courte : la duchesse furieuse du départ de M. le marquis eût un jour elle-même poignardé M. le chevalier, s'il n'eût fallu l'aller trouver dans la prison de sa fille. Les deux frères , également malheureux dans leurs amours , étoient encore plus à craindre. En effet, ils condamnèrent M. le chevalier au genre de mort dont ils n'avoient que menacé leur sœur ; et je fus tellement observé les premiers jours, que je le vis insensiblement dépérir. Mais enfin le moment arriva de feindre sa

mort. Je lui fis même faire des obsèques, après l'avoir porté dans le souterrain, et je gardai seul mon secret. La fraîcheur du lieu et une parfaite tranquillité, furent probablement les moyens dont Dieu voulut se servir pour rétablir parfaitement sa mémoire. Ce fut alors que je lui parlai des obligations qu'il avoit à un jeune seigneur français, ainsi qu'à milord duc de Landow, et qu'il leur souhaita mille bénédictions. — O mon Dieu ! s'écrioit-il souvent, en parlant du premier, il est jeune, il peut s'égarer ; donnez-lui la vertu de son illustre ami ! — Tant que la duchesse a vécu, j'ai facilement eu l'accès du souterrain. Sa mort,  
qui

qui le croiroit ! fut un malheur pour nous.

Damrosée, encore belle dans l'âge où l'on ne songe plus à l'être, passoit les jours à table, et les nuits avec ses amans : cette détestable conduite abrégéa le cours d'une vie trop coupable ; elle mourut des suites de certains excès, auxquels elle se livra avec un jeune homme de Sommerselshire, qu'elle avoit fait venir à Windsor, sur la réputation de sa force et de sa taille extraordinaire. Elle eut à peine les yeux fermés, que sir Fridzing vint me demander les clefs du souterrain. Je crus, en les lui donnant, que tout étoit perdu. Il en prend le chemin ; je le suis

en silence : mais , ô protection du ciel ! dès que la sombre horreur du gouffre s'offrit à ses regards , je l'entendis m'appeler d'une voix suffoquée , en me faisant de la main un signe d'effroi : — Andrews ! Andrews ! ôte-moi ! je ne saurois ! — Je le ramenai pâle et tremblant ; mais il ne me rendit pas les clefs.

J'allai raconter cette aventure à miladi Angéline , et nous déterminâmes ensemble que je descendrois durant la nuit prochaine une lumière par l'ouverture du gouffre , avec un billet , pour averir M. le chevalier de venir toujours à la même heure recevoir ce que je lui ferois parvenir pour sa nourriture. Je l'a-

vertissois de se cacher soigneusement au moindre bruit, dans les retraites sûres, dont ce lieu ne manque pas; de conserver sa lumière, et de la faire voir aussitôt après la chute d'un petit caillou dans l'eau du lac de la caverne, qui est précisément au-dessous de l'ouverture. Ensuite, je lui descendis régulièrement tout ce qui lui étoit nécessaire, allant chaque nuit à l'ouverture, sans lumière, de peur d'être découvert; et ne recevant jamais rien de la part de M. le chevalier, afin que si je l'étois, on n'eût pas tout mon secret. L'argent que milord duc de Landow m'avoit remis, nous fut d'un grand secours, à cause de l'ava-

rice de mon maître, qui fixoit les rations de toutes les bouches dans leur sort, et de leur injustice ou de leur prévoyance, qui les avoient portés à nous ôter la disposition de nos gages et de notre bien. Les choses sont restées en cet état jusqu'à la mort du duc Saewill.

Je sais que sir Henri vous a raconté son histoire; ainsi je ne la répéterai point. Je dirai seulement que Damrosée l'ayant vu la dernière année de sa vie, elle le crut mon fils, et forma sur lui des desseins, qui m'obligèrent de l'envoyer à Cambridge, d'où je ne le rappelai que lorsqu'on désespéra de la santé de son aïeule. Il ne vit jamais

miladi F\*\*\* sa mère, dont l'approche n'étoit sûre que pour Nancy et pour moi. D'ailleurs une funeste incertitude, occasionnée par le retard des couches de miladi, lui donnoit alors une sorte d'horreur pour un fils qui auroit été toute sa consolation.

Le malheureux voyage que je fis, avec quelques-uns des domestiques dévoués aux crimes de leurs maîtres, ne fut qu'un prétexte de la part de Sacwill et de Fridzing, pour me tenir éloigné deux jours hors du château. Représentez-vous ma douleur, à mon retour . . . . . ou plutôt, que les dignes parens qui m'écoutent, imaginent quel fut le désespoir d'une mère, lorsque j'annonçai

à miladi Angéline la perte de son  
fils, et la mort cruelle de milord  
Fridzing! . . . . mais le ciel vient  
de réparer tous nos malheurs :  
M. le chevalier lui-même, ac-  
cablé de misères, a été l'ange  
tutélaire de miss Jenny . . . . .  
Grand Dieu ! c'est ainsi que tu  
sais tirer la miséricorde de la  
barbarie même du méchant ! Que  
ton saint nom soit béni !





## CHAPITRE XIX.

SIR Henri prit ensuite la parole , pour donner des marques de sa reconnoissance au chevalier de Solange : miss Jenny se joignit à son jeune époux : elle raconta ce qu'elle avoit senti, lorsque, revenue à elle-même, après sa chute dans l'abyme, elle comprit qu'elle étoit sous la terre, à la merci d'un inconnu, qui parloit une langue étrangère ; quand elle le vit étancher son sang, bander ses plaies et celles de sa fille. — Je n'osai, ni vous regarder, ni vous interroger, ajouta-t-elle en s'adressant au

chevalier : mais ces paroles que vous dîtes à demi-bas en anglais, *malheureuses victimes, sans doute le ciel vous envoie à moi, pour que je vous sauve, si je le puis!*... ces paroles, dis-je, me donnèrent de l'espérance. Vous m'instruisîtes de la manière dont j'étois parvenue dans ce triste séjour . . . . enfermée avec ma petite Angéline dans un coffre . . . qui, précipité dans l'abyme, surnagea heureusement . . . . O mon père! poursuivit-elle en s'adressant à milord T\*\*\*, je ne saurois dire avec quelle tendresse paternelle cet homme vertueux a pris soin de nous! Elle fut telle, qu'après l'avoir d'abord redouté, il me vint en pensée au bout de quelques

quelques jours , que c'étoit la céleste intelligence que Dieu m'a donnée pour gardienne , et je fus plusieurs fois sur le point de me jeter à ses pieds. — Miss Jenny s'étant arrêtée là , Andrews reprit ainsi.

Durant la maladie du duc Sacwill , j'étois beaucoup moins observé : je m'entretins un jour avec un Français , qui venoit à Windsor de la part d'un bailli son ami , pour s'informer de la santé de milord-duc. Il me parla d'une aimable Française , que la duchesse avoit forcée d'épouser ce vieux bailli , en la menaçant de l'abandonner à ses fils , si elle résistoit. De mon côté , je ne cachai rien au jeune homme de ce

que je savois au sujet de M. le chevalier: je dis jusqu'à son nom, ne taisant que ce qui pouvoit intéresser l'honneur d'une maison dont étoient miladi F\*\*\* et sir Henri. J'ai su par la suite que ce bailli s'étoit enrichi en servant les voluptés de la duchesse; qu'étant devenu amoureux d'une jeune Française, qui étoit sa voisine, il avoit fait sur son compte une découverte agréable à miladi Rocfield, et qu'il avoit demandé sa proie pour récompense; qu'enfin ayant pris subitement la vie en dégoût, lorsqu'il s'étoit vu prêt à perdre l'appui qui lui restoit dans le dernier des fils de sa protectrice, il venoit de terminer lui-même criminel-

lement sa coupable vie, après avoir appris que le duc n'en reviendrait pas.

Dès que Sacwill fut expiré, je pris les ordres de miladi Angéline, qui me fit partir pour Londres, afin de ne rien entreprendre sans conseil; car nous redoutions encore les satellites secrets: c'est ce qui fit que je découvris peu de chose à ma famille, et que je laissai M. de Solange dans sa retraite. — Puis le vieillard s'adressant à Henri: Noble sang du duc Goward, lui dit-il, vous connoissez le coupable; songez que la compassion pour les scélérats n'est pas clémence, mais foiblesse!

Lorsque le vieillard Andrews

eut cessé de parler , le comte de Gentilly et sa famille lui donnèrent toutes les marques d'estime et de considération que méritoit ce généreux Anglais ; mais ils ne s'en tinrent pas à la froide admiration , et sa vertu reçut une récompense qui surpassa tous ses désirs. Le jeune sir Henri consulta toute l'assemblée sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard des complices de ses oncles. L'avis général alloit à la rigueur : le chevalier intercèda pour eux ; il obtint qu'ils seroient enfermés dans Windsor, sous la garde d'Andrews et de ses fils , pour y être humainement traités jusqu'à la fin de leur jours. Andrews alla sur le

champ faire exécuter cet arrêt.

Le lendemain de cette grande journée, l'on ne songea plus qu'à se livrer à la joie. Elle remplissoit tous les cœurs: le chevalier, après de si longs malheurs, goûta un bonheur d'autant plus doux, qu'il retrouvoit heureux tous ceux qui lui étoient chers. Il voyoit combien Eugénie et le marquis s'aimoient; il remarquoit les transports que sa présence excitoit, les caresses de son frère, l'amitié de la comtesse doublement sa belle-sœur, et ce touchant spectacle effaçoit de son souvenir l'horreur de sa captivité. Le même soir, on se rendit à l'invitation de sir Edouard F\*\*\*, ou plutôt du comte, qui faisoit

prier les dames Françaises d'accompagner miladi et ses enfans à leur retour à Londres. Milord avoit fait les préparatifs nécessaires pour répandre sur l'union de sir Henri et de miss Jenny T\*\*\*, tout l'éclat qu'exigeoit leur naissance. Il avoit obtenu les licences ecclésiastiques pour unir milord Sidney et miss Lony ; de plus, il venoit d'instruire le roi des circonstances de son premier mariage, et ce prince, comme chef civil et religieux, avoit permis de renouveler celui qu'il avoit contracté avec miladi, mère de la jeune miss. On partit sur le champ, et l'on emmena le vieillard Andrews. En arrivant chez son père, sir



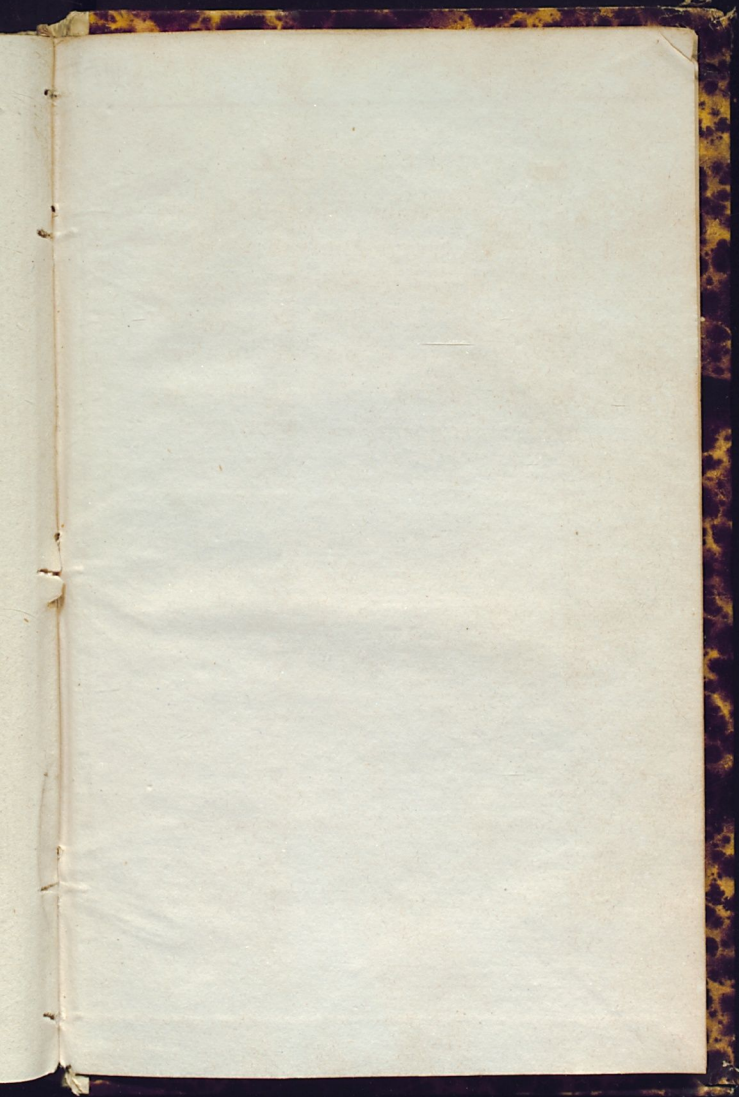
Henri ne parut point ébloui de la pompe qu'il y rencontra : sensible au bonheur d'être aimé, indifférent pour tout le reste, il ne voyoit que les chers objets auquel le ciel venoit de le réunir. Si quelque chose sembla l'affecter, ce furent les marques de respect et de reconnoissance que le peuple anglais donna au zélé défenseur de ses droits ; le jour du mariage, chaque citoyen sembloit être de la famille de ce ministre bienfaisant. Voilà sans doute la véritable gloire . . . Heureux le dépositaire de l'autorité, que les peuples regardent comme leur père ! il goûte un bonheur que la disgrâce et les revers ne pourront détruire !

Le chevalier de Solange repassa en France avec sa famille. Il vit son neveu-gendre se distinguer dans la guerre de 1756 ; il reçut dans ses bras ses petits-enfans, dont le second porte son nom : il est mort en 1775.

F I N .

---

De l'Imprimerie de DELANCE ,  
rue de la Harpe, N<sup>o</sup>. 133.





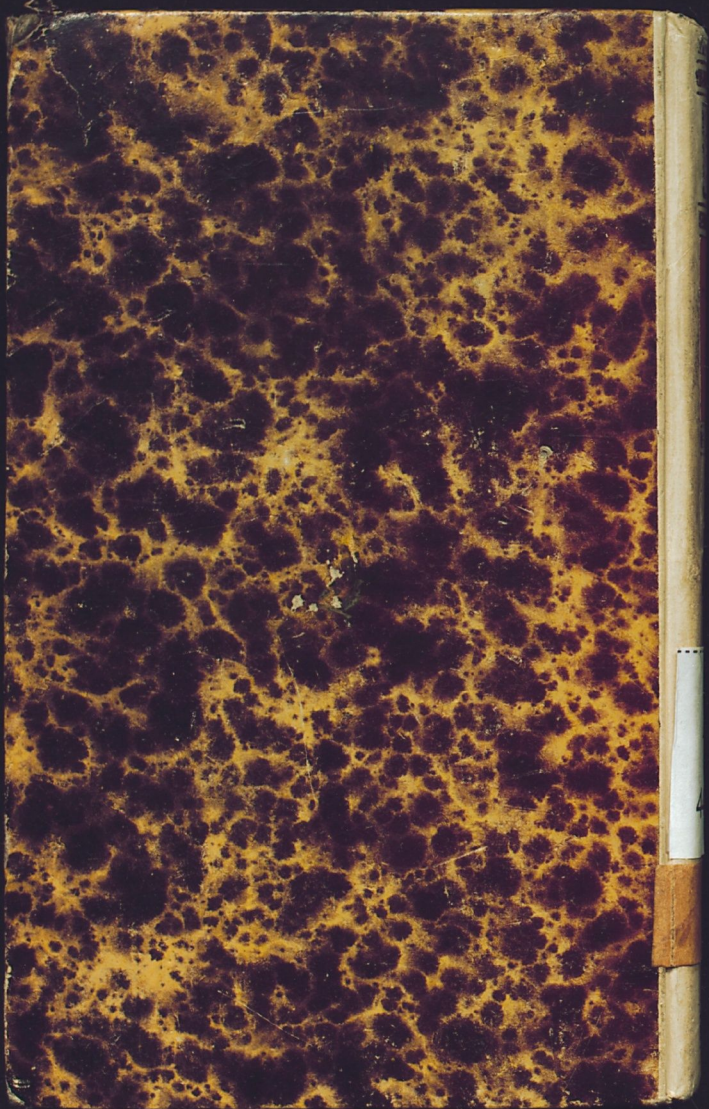
109872

5

AB. 109872

DE 4407 6







LA NAISSANCE  
DE PITT,  
FILS DU LORD CHATAM,  
*ou*  
ANGELINA,  
HISTOIRE VÉRITABLE.

